

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-DIXIÈME NUMÉRO

FÉVRIER 1900



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1900

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 25 janvier 1900.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la foi dans
l'archidiocèse de Québec, pour l'année 1899,
63ème année.*

VILLE DE QUÉBEC

Basilique.....	\$191 60	Report.....	\$346 47
Notre-Dame de la Garde	1 00	Saint-Jean-Baptiste.....	67 00
Archevêché.....	10 00	Saint-Roch.....	357 96
Séminaire.....	10 72	Ecole des Frs de S.-Roch.	108 00
Hôtel-Dieu.....	28 00	Saint-Sauveur.....	195 00
Ursulines.....	40 00	Ec. des Frs de S.-Sauveur.	125 00
Hôpital-Général.....	39 00	Asile Saint-Michel.....	12 50
Sœurs de la Charité.....	8 00	Hôpital du Sacré-Cœur...	3 50
Sœurs du Bon-Pasteur..	4 00		
Saint-Patrice.....	14 15	A reporter.....	\$1,215 43
A reporter.....	\$346 47		

CAMPAGNES

Report.....	\$1,215 43	Report.....	\$1,946 86
Adrien Saint.....	6 10	Berthier.....	7 00
Agapit Saint.....	8 50	Bienville.....	55 00
Agathe Sainte.....		Bruno Saint.....	2 80
Alban Saint.....	53 00	Buckland.....	
Alexandre Saint.....	8 50	Cajetan Saint.....	
Ambroise Saint.....	35 49	Calixte Saint.....	64 00
Anastasie Sainte.....	5 00	Cap-Santé.....	29 81
Ancienne Lorette.....	124 00	Cap-Saint-Ignace.....	105 00
André Saint.....	11 00	Casimir Saint.....	80 00
Ange-Gardien.....	31 20	Catherine Sainte.....	
Anges SS. de Beauce....	3 00	Charles Saint.....	32 00
Anne Sainte de Beaupré..	35 00	Charlesbourg.....	115 85
Anne Ste de Lapocatière	57 20	Château-Richer.....	
Anselme Saint.....	37 75	Claire Sainte.....	
Antoine Saint.....	5 35	Collège de Lévis.....	13 35
Antonin Saint.....	6 20	Collège de Sainte-Anne.	6 27
Apollinaire Saint.....	10 50	Côme Saint.....	
Aubert Saint.....	5 86	Convent de J.-M., Sillery	
Augustin Saint.....	101 63	Cranbourne.....	
Basile Saint.....	30 00	Croix Sainte.....	60 00
Beaumont.....	12 50	Cyrille Saint.....	4 33
Beauport.....	141 65	Damase Saint.....	3 06
Bernard Saint.....		Damien Saint.....	
A reporter.....	\$1,946 86	A reporter.....	\$2,525 33

Report.....	\$2,525 33	Report.....	\$3,831 66
David Saint.....	20 00	Justine Sainte.....	2 50
Denis Saint.....	29 48	Kamouraska.....	74 51
Deschambault.....	70 00	Lambert Saint.....	22 92
Désiré Saint.....		Lambton.....	3 73
Ecureuils.....	16 50	Laurent Saint.....	50 25
Edouard St de Frampton	9 50	Laval et Lac-Beauport...	2 05
Edouard St de Lotbinière	68 15	Lazare Saint.....	20 00
Eleuthère Saint.....	3 00	Léon Saint.....	
Elzéar Saint.....		Lévis.....	250 90
Emmélie Sainte.....	10 00	Lotbinière.....	24 00
Ephrem Saint.....	5 60	Louise Sainte.....	19 50
Etienne Saint.....	14 39	Magloire Saint.....	4 50
Eugène Saint.....	11 64	Malachie Saint.....	
Evariste Saint.....	13 00	Marguerite Sainte.....	
Famille Sainte.....	27 00	Marie Sainte.....	21 00
Félix Saint au Cap Rouge		Martin Saint.....	2 00
Ferdinand Saint.....	3 70	Maxime Saint.....	
Ferréol Saint.....	17 70	Méthode Saint.....	
Flavien Saint.....	15 00	Michel Saint.....	47 00
Foye Sainte.....	32 80	Mont-Carmel.....	
François St de Beauce....	10 00	Narcisse Saint.....	4 02
François St du Sud.....	37 54	Nérée Saint.....	
François St I. O.....	25 00	Nicolas Saint.....	
Frédéric Saint.....	43 00	N.-D. de Montauban....	
Georges Saint.....	17 00	N.-D. du Portage.....	15 40
Germain Saint.....		N.-D. du Rosaire.....	
Germaine Sainte.....		Onésime Saint.....	1 00
Gervais Saint.....	24 30	Pacôme Saint.....	2 00
Giles Saint.....		Pamphile Saint.....	15 00
Grégoire Saint.....	2 25	Pascal Saint.....	75 00
Grossdines.....	58 85	Patrice Saint.....	3 50
Grosse-Isle.....	2 04	Paul Saint.....	
Hélène Sainte.....	36 36	Perpétue Sainte.....	0 31
Hénédine Sainte.....	24 60	Pétronille Sainte.....	15 35
Henri Saint.....	57 85	Philémon Saint.....	
Honoré Saint.....	10 00	Philippe Saint.....	27 00
Inverness.....	21 25	Philomène Sainte.....	
Isidore Saint.....	43 00	Pierre St, de Broughton	14 40
Ile-aux-Grues.....	37 57	Pierre Saint, du Sud....	21 00
Islet.....	76 42	Pierre Saint, I. O.....	101 30
Jean-Chrysostôme Saint.	25 00	Pointe-aux-Trembles....	37 00
Jean Saint, Deschailons.	34 00	Portneuf.....	27 40
Jean Saint, I. O.....	117 00	Prosper Saint.....	
Jean Saint, Port-Joly....	63 55	Raphaël Saint.....	
Jeanne Sainte.....	28 00	Raymond Saint.....	45 00
Joachim Saint.....	41 82	Rivière-du-Loup.....	51 30
Joseph Saint, de Beauce.	45 32	Rivière-Ouelle.....	3 00
Joseph Saint, de Lévis....	38 00	Roch Saint, des Aulnaies.	28 60
Julie Sainte.....	19 15	Romuald Saint.....	22 00
A reporter.....	\$3,831 66	A reporter.....	\$4,916 10

Report.....	\$4,916 10	Report.....	\$4,951 23
Sacré-Cœur de Jésus.....	4 00	Thomas Saint.....	78 82
Samuel Saint.....	7 00	Tite Saint.....	
Sébastien Saint.....		Ubalde Saint.....	
Séverin Saint.....		Valcartier.....	
Sillery.....	7 50	Vallier Saint.....	31 76
Sophie Sainte.....	3 62	Victor Saint.....	
Stoneham.....		Zacharie Saint.....	
Sylvestre Saint.....	13 01		
	<hr/>		
A reporter.....	\$4,951 23	Total.....	\$5,061 81

Montant des contributions.....	\$5,061 81
Intérêts et dons particuliers, etc.....	214 30
Don de Dame Onésime Fournier, de Saint-Jean Port Joly...	25 00
“ de Dame Zéphirin Bélanger, du Cap Santé.....	90 00
Legs de feu David Cloutier, de Deschambault.....	90 00
“ de feue Delle Henriette Lévêque, de Québec.....	45 00
“ de feu Napoléon Beaudoin, de Saint-Henri.....	360 00
	<hr/>
Total de la recette...	\$5,886 11

DÉPENSES POUR 1899-1900

Donné à Mgr de Chicoutimi.....	\$500 00
Annales.....	400 00
Vases sacrés et ornements.....	851 11
Missions de la Chine.....	45 00
“ l’Afrique Orientale.....	45 00
“ Saint-Camille.....	100 00
“ Coleraine.....	50 00
“ Leeds.....	220 00
“ Saint-Nazaire.....	100 00
“ Pontbriand.....	100 00
“ Sainte-Rose.....	200 00
Œuvre des Sourds-Muets.....	200 00
	<hr/>
A reporter.....	\$2,811 11

	Report.....	\$2,811 11
Missionnaire de Saint-Achille.....		20 00
“ Saint-Adolphe et de Stoneham		200 00
“ Saint-Antoine de Pontbriand.....		200 00
“ Ashford (St-Onésime).....		30 00
“ Sainte-Christine.....		75 00
“ Saint-Damase.....		150 00
“ Saint-Eleuthère.....		100 00
“ Saint-Gédéon.....		150 00
“ Inverness.....		150 00
“ Lac Noir.....		150 00
“ Laval et Lac Beauport.....		75 00
“ Saint-Léonard.....		50 00
“ Saint-Ludger.....		150 00
“ Saint-Marcel.....		150 00
“ N.-D. de Lourdes.....		50 00
“ N.-D. du Rosaire.....		150 00
“ Sainte-Perpétue.....		200 00
“ Sainte-Praxède.....		25 00
“ Saint-Rémi du Lac-au-Sable.....		150 00
“ Rivière-à-Pierre.....		100 00
“ Sainte-Rose		200 00
“ Stadacona.....		200 00
“ Saint-Théophile.....		250 00
“ Valcartier		100 00
	Total.....	\$5,886 11

RÉSUMÉ.

Recette de 1899.....	\$5,886 11
Somme allouée pour 1899-1900.....	5,886 11

Conseil de la Propagation de la Foi à Québec

L'Honorable P. GARNEAU, Président,
M. TH. LEDROIT, Vice-Président,
Mgr C. A. MAROIS, V.-G.
M. J. A. CHARLEBOIS, Secrétaire,
Mgr H. TÊTU, Trésorier,
M. J. ELIE MARTINEAU,
M. CYRILLE TESSIER,
M. ED. FOLEY,
L'Honorable THS CHAPAIS,
M. IGNACE AUBERT.

Archevêché de Québec, 31 décembre 1899.

H. TÊTU, P^{RE}S.

DIOCÈSE DE MONTREAL

Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1899.

VILLE DE MONTREAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame.....	410 77	Report.....	\$ 932 01
Saint-Pierre.....	242 79	Saint-Vincent-de-Paul...	30 00
Saint-Louis.....	79 00	Sainte-Anne.....	16 16
La Cathédrale.....	64 00	Sacré-Cœur.....	14 25
Saint-Jacques.....	52 35	Maisonneuve.....	7 55
Hôtel-Dieu.....	43 33	T. S. Enf.-Jésus du M.E.	6 68
Saint-Jean-Baptiste.....	39 77	Sainte-Gunégonde.....	5 00
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$ 932 01	Total.....	\$1011 65

CAMPAGNES.

Saint-Barthélemi.....	207 00	Report.....	\$1835 65
Longueuil.....	160 16	Isle Dupas.....	32 07
L'Assomption.....	157 81	Lachine.....	30 10
L'Epiphanie.....	120 46	Saint-Frs de Sales.....	29 50
Saint-Rémi.....	113 00	Saint-Philippe.....	26 60
Saint-Constant.....	102 50	Saint-Ignace de Loyola.	26 50
Saint-Roch de l'Achigan	90 24	Chambly.....	26 00
Mascouche.....	73 98	Sainte-Monique.....	25 00
Saint-Alexis.....	71 50	Saint-Félix de Valois....	25 00
Sainte-Anne des Plaines	71 00	Couvent de Lachine.....	25 00
Verchères.....	68 00	Sainte-Elisabeth.....	24 00
Saint-Jacques de l'Achig.	63 00	Saint-Paul de Joliette..	23 81
Laprairie.....	59 65	Saint-Lin.....	23 45
Saint-Paul l'Ermite.....	51 00	Sainte-Marie-Salomé....	23 04
Saint-Esprit.....	50 00	Lachenaie.....	20 00
Saint-Sulpice.....	45 50	Repentigny.....	20 00
Terrebonne.....	44 60	Couvent du Sacré-Cœur	20 00
Berthier.....	43 00	Saint-Augustin.....	19 00
Saint-Hubert.....	42 50	Lavaltrie.....	18 65
Boucherville.....	41 87	Saint-Ambroise.....	18 10
Saint-Michel de Nap....	41 50	Saint-Norbert.....	18 00
Saint-Gabriel de Brandon	41 00	Saint-Thomas.....	16 30
Saint-Martin.....	40 00	Saint-Edouard.....	16 25
Sainte-Thérèse.....	36 40	Sault-au-Récollet.....	15 00
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$1835 67	A reporter.....	\$2357 02

Report.....	\$2357 02	Report.....	\$2501 64
St-Léonard de Port-M ..	14 95	Oka.....	3 75
Sainte-Théodosie.....	14 75	Longue-Pointe.....	3 50
Saint-Jean.....	14 00	St-Paul de l'Isle aux Noix	3 50
Sainte-Scholastique.....	11 00	Chertsey	3 08
Pénitencier S.-V. de P...	10 82	Saint-Basile	2 00
Sainte-Dorothée.....	7 00	Isle Bizard	2 00
Lanoraie.....	7 00	Saint-Eustache.....	2 00
Sainte-Julie.....	7 00	Sainte-Adèle	1 85
L'Acadie.....	6 65	Caughnawaga.....	1 85
Saint-Janvier.....	6 25	Saint-Canut	1 80
Sainte-Mélanie	6 00	Saint-Luc.....	1 60
Saint-Hermas.....	5 50	Saint-Sauveur	1 50
Saint-Vincent de Paul..	5 10	Saint-Valentin.....	1 50
Saint-Placide.....	5 00	Saint-Côme.....	1 12
Sainte-Julienne.....	5 00	Sainte-Emmèlie.....	1 10
Ravdon.....	5 00	Varennes.....	1 00
Sherrington	5 00	Saint-Damien.....	0 50
Saint-André d'Arg.....	4 50	St-Jacq, le Mineur.....	0 40
Ste-Anne du B. de l'Isle	4 10	Saint-Bernard de Lacolle	0 32
<hr/>		<hr/>	
A reporter.....	\$2501 64	Total.....	\$2536 01

DIVERSES SOURCES.

Legs, Tugot.....	\$ 900 00
" Cusson.....	500 00
" Succession Létang.....	78 10
" Révd I. Morin.....	100 00
Don André.....	25 00
Intérêts.....	549 75
<hr/>	
Total.....	\$2152 85

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1899.

Ville et Banlieue.....	1011 65
Campagnes.....	2536 01
Diverses sources.....	2152 85
<hr/>	
Grand Total.....	\$5700 51

*État des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la
Foi, à Montréal, pour l'année 1899.*

Au Missionnaire de Saint-Alphonse.....	\$125 00
" de Saint-Côme.....	125 00
" de Saint-Calixte.....	125 00
<hr/>	
A reporter.....	\$375 00

	Report.....	\$375 00
Àu missionnaire de Saint-Damien.....		125 00
“ de Sainte-Emmélie.....		125 00
“ de Rawdon.....		125 00
“ de Sainte-Lucie.....		150 00
“ de Sainte-Marguerite.....		150 00
“ de Saint-Michel des Saints.....		150 00
“ de Saint-Hippolyte.....		200 00
“ de Saint-Edmond.....		200 00
“ de Saint-Colomban.....		300 00
“ de Saint-Zénon.....		300 00
“ de N.-D. de la Merci.....		300 00
“ de Saint-Emile.....		300 00
“ de Caughnawaga.....		800 00
“ de Sainte-Marie-Salomé.....		50 00
“ des Syriens.....		100 00
Aux Missions du Nord-Ouest.....		100 00
“ de Madawaska etc.....		100 00
A l'Œuvre des Tabernacles.....		100 00
Pour l'église de Sainte-Marguerite.....		100 00
“ le presbytère de Saint-Hippolyte.....		100 00
“ l'église de Saint-Colomban.....		100 00
	Total.....	\$4350 00

DÉBOURSÉS

Allocations de 1899 comme plus haut.....	\$4350 00
“ extra.....	100 00
Annales, Impressions.....	218 45
Intérêts et divers, Prêts.....	1243 00
	Total des déboursés...\$5911 45

RÉSUMÉ

En Caisse au 31 décembre 1898.....	\$5908 55
Recettes de 1899.....	5700 51
	Total..... \$11609 06
Déboursés de 1899.....	5911 45
En caisse au 31 décembre 1899 pour les dépenses de 1900.....	\$5697 61

ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL, 13 JANVIER 1900.

J.-A. VAILLANT, ptre., chan.,
Trésorier.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

RECETTES DE LA PROP. DE LA FOI EN 1899

Trois- (Paroisse) 166 00	} 194 60	Report.....	\$1282 93
Rivières(Ursulines) 28 60		Saint-Elie.....	28 39
Maskinongé.....	77 00	Saint-Didace.....	24 60
Saint-Léon.....	75 00	Saint-Sévère.....	24 00
Louiseville.....	73 00	Sainte-Flore.....	22 40
Saint-Narcisse.....	72 75	Saint-Théophile (Lac à la	
Saint-Barnabé.....	68 00	Tortue).....	20 50
Yamachiche.....	62 50	Saint-Paulin.....	19 30
Sainte-Ursule.....	61 00	Le Cap à la Magdeleine...	17 00
Sainte-Thècle.....	57 00	La Pointe du Lac.....	15 00
Saint-Tite.....	55 35	Saint-Jean des Piles.....	15 00
Saint-Justin.....	52 32	Saint-Adolphe.....	15 00
Champlain.....	51 08	Saint-Jacques des Piles...	14 00
Saint-Boniface.....	49 72	Saint-Luc de Champlain.	12 75
Sainte-Anne de la Pérade.	49 62	Saint-Alexis des Monts...	12 00
Sainte-Geneviève.....	45 85	Saint-Roch et Saint-Jo-	
Batiscan.....	45 00	seph (Mékinac).....	7 50
Saint-Prosper.....	45 00	Saint-Timothé.....	3 20
Saint-Etienne des Grès..	42 20	Saint-Charles(Mastigoche)	3 00
Saint-Maurice.....?	37 64	Bal. en caisse, 1er jan. 1899.	184 09
N.-D. Mont-Carmel.....	35 30		
Saint-Stanislas.....	33 00	Total.....	\$1721 66
A reporter	\$1282 93		

DISTRIBUTION DE LA RECETTE DE 1899

A Saint-Matthieu	\$150 00
" Jacques des Piles.....	150 00
" Jean des Piles.....	100 00
" Joseph (Mékinac).....	175 00
" Théodore (Grand'Anse).....	300 00
" Timothée	125 00
" Charles (Mastigoche).....	100 00
A divers.....	505 26
Aux Annales.....	70 00
Montant distribué.....	\$1675 26
Balance en caisse au 31 décembre 1899.....	46 40

LS-L. DENONCOURS, Ptre,

Trésorier

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE

Propagation de la Foi en 1899

RECETTES

Saint-Denis.....	\$126 14	Report	\$1310 55-
Saint-Ephrem d'Upton..	117 00	Saint-Damase.....	9 00
Saint-Antoine.....	111 00	Sainte-Angèle de Monn..	8 90
Saint-Pierre de Sorel....	90 00	Sainte-Cécile de Milton..	8 75
Saint-Hyacinthe (Conf.)	80 00	Saint-Athanase.....	6 00
Saint-Simon.....	60 00	Saint-Barnabé.....	6 00
Saint-Ours (Imm. Conc.)	51 00	Saint-Liboire.....	6 00
Saint-J.-Bte de Rouville	50 00	Saint-Pie.....	5 00
Saint-Mathieu de Belcœil	46 00	Saint-Césaire.....	5 00
St-Bernardin-Waterloo..	45 00	St-Paul d'Abottsford....	5 00
Saint-Sébastien.....	42 00	St-Vincent d'Adamsville.	5 00
Saint-Hugues.....	35 50	St-Georges d'Henriville.	4 50
Saint-Théodore d'Acton.	34 00	Saint-Valérien	4 25
Sainte-Rosalie.....	32 00	Sainte-Hélène.....	4 16-
Sainte-Brigide.....	30 00	Saint-Damien Bedford..	3 00
Sainte-Anne de Sorel....	29 30	Sainte-Pudentienne	2 50
Saint-Jude.....	27 00	N-Dame de <i>Richelieu</i>	2 50
Saint-Alexandre	25 00	Saint-Mathias	2 00
Saint-Ange-Gardien	22 00	Sacré-Cœur de <i>Granby</i> ...	2 00-
Sainte-Madeleine	22 00	Sainte-Croix de <i>Dunham</i>	2 00
N.-N. du Rosaire, St-H..	22 00	Saint-Nazaire	1 60
La Présentation.....	21 50	Saint-Michel de Rougem	1 50-
Saint-Aimé.....	18 50	Saint-Ignace.....	1 50
S.-D. Marie de Monnoir	18 00	S.-F.-X. de W. Shefford	1 00
Saint-Robert.....	16 25	St-Jacques, Clarenceville	1 00
Saint-Dominique.....	15 00	Saint-Marcel.....	1 00-
Sainte-Victoire	13 50	N-D. de Lourdes, St-A..	1 00
N.-D. de Stanbridge....	12 36	St-Thomas d'Aquin.....	1 00
Saint-André d'Acton....	12 00	Saint-Joseph de Sorel....	0-50
Saint-Grégoire.....	12 00	Saint-Alphonse	
St-Pierre de Vérone.....	12 00	Ste-Anne de Sabrevois..	
Saint-Roch.....	12 00	St-Edouard de Knowlton	
S.-J.-B. de Roxton Falls	11 00	St-F. d'Ass., Freligsburg	
Saint-Charles.....	10 00	Saint-Joachim, Shefford.	
Saint-Hilaire	10 00	St-Louis de Bonsecours..	
St-Romuald de Farnham	10 00	Ste-R. Lima, Sweetsburg	
Saint-Marc.....	9 50	Sainte-Sabine.....	

A reporter..... \$1310 55

\$1412 2f

Legs de Dame Joseph Chicoine, Saint-Pie de Bagot..... 100 00

“ feue Dame Alphonse Raymond, Saint-Hyacinthe.... 22 50

Recette totale..... \$1534 71

DÉPENSES

Séminaristes	\$ 75 00
Anneles	72 00
Eglises et chapelles pauvres.....	896 00
Missionnaires	435 00
Œuvres des tabernacles.....	10 00

Dépense totale..... \$1488 00

RÉSUMÉ

Recette totale.....	\$1534 71
Dépenses totale	1488 00
	<hr/>
Balance en Caisse.....	\$ 46 71
	FRS LANGELIER, ptre, <i>Trésorier.</i>

ÉTAT DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI POUR 1899

DANS LE DIOCÈSE DE VALLEYFIELD

RECETTES

Sainte-Agnès de Dundee.	\$ 2 25	Report.....	\$474.18
Saint-Anicet.....	16 00	St-Malachie d'Ormastown	5 00
Saint-Antoine abbé, Star- nesboro.....	4 50	Sainte-Marthe.....	46 50
Sainte-Barbe.....	8 50	Sainte-Martine.....	10 00
Ste-Cécile de Valleyfield.	63 20	St-Michel de Vaudreuil..	40 00
St-Clément de Beauharn.	60 00	Saint-Patrice d'Hinchin- brooke.....	1 00
Saint-Clet.....	42 18	Sainte-Philomène.....	45 00
Sainte-Clotilde.....	1 50	Saint-Polycarpe.....	
St-Etienne de Beauharn.	30 00	Saint-Régis.....	50
Saint-Ignace du Côteau du Lac.....	22 75	St-Romain d'Hemmingf.	5 00
Saint-Jean Chrysostôme.	18 00	St-Stanislas de Kostka..	3 00
Sainte-Jeanne de Chantal de l'Île Perrot,	4 50	Saint-Thomas d'Aquin...	1 00
St-Joachim de Châteaug.	47 50	Saint-Timothée.....	28 00
St-Joseph de Huntingd..	6 00	St-Télesphore de Mont- joie.....	3 00
St-Joseph de Soulanges..	20 25	St-Urbain de Châteaug..	10 00
Ste-Justine de Newton..	40 00	T. S. Rédempteur.....	2 00
Saint-Louis de Gonzague	28 05	T. S. Sacrement, Howick	1 00
Saint-Lazare.....	18 25	Saint-Zotique.....	20 00
Ste-Madeleine de Rigaud	40 75	Saint-Médard.....	3 00
	<hr/>		
A reporter.....	\$474.18	Total de la recette...	\$698 18

DÉPENSES

Allocations aux paroisses du diocèse de Valleyfield.....	\$625 00
Annales et frais d'expédition.....	41 15
	<hr/>
Total de la dépense.....	\$666 15

C. A. SANTOIRE, ptre, V. G.

Secrétaire.

Evêché de Valleyfield, 10 janvier 1900.

CHEZ LES FANG

Leurs mœurs, leur langue, leur religion

Par le R. P. TRILLES

De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie

(Les Missions Catholiques)

XX.—Le Ngil

SUITE (1)

Pendant les trois jours que je passai ici, Ngil nous ennuya du reste terriblement. Habitant près de nous, en une petite case soigneusement retirée à l'écart, il en sortait souvent avec ses cris lugubres, parcourant le village, faisant tout sauver devant lui. A peu près tout catéchisme nous était donc interdit.

Avec cela, il me fallut payer de nombreuses amendes.

“ — Comment ? des amendes ? de quel droit ? ”

“ — D'abord, mes chers amis, du droit du plus fort. Et à qui voulez-vous que je réclamasse ? A Mossieu le Maire ? ”

Donc, je dus payer amende, pour avoir porté en sa présence une soutane blanche, le blanc étant une couleur inter-

(1) Voir les quatre numéros précédents.

dite devant lui ; pour avoir laissé traîner dehors un pantalon bleu, même raison.

“ — Combien d’amende ?

“ — Oh ! ce fut modeste : à chaque fois, une feuille de tabac, un sou environ ; mais comme, après tout, il eût été mieux placé ailleurs, ça me faisait enrager. ”

Amende pour avoir tué un coq, ré-amende pour l’avoir mangé et tri-amende pour en avoir laissé les plumes dehors : fallait-il les mettre dans ma poche ? Amende ci, amende là, j’en ai subi onze. Ah ! non, le Ngil n’est pas de mes amis.

Le dernier jour, pourtant, je lui ai fait une peur affreuse

Mais, auparavant, quelques renseignements complémentaires sur lui pourront vous intéresser. Comment devient-on Ngil ? Que fait le Ngil pour trouver le ou les coupables ?

Voilà ce que je voudrais vous dire.

* * *

N’est pas et ne devient pas Ngil qui veut.

Doués, en effet, d’une puissance certainement très grande par la terreur qu’ils inspirent, par les secrets réels qu’ils possèdent probablement, et même, à mon avis du moins, souvent possédés par le diable lui-même, les Ngil, très peu nombreux, forment une sorte de franc-maçonnerie occulte, se recrutant elle-même, ayant ses rites et ses croyances bien déterminés.

Adorateurs de l’antique serpent, comme les Pahouins de jadis, ils ont, autant que j’ai pu le savoir, de nombreux rapports avec les Vaudoux des Antilles. Comme eux, ils se réunissent parfois la nuit, en des endroits sombres, se livrent à des danses obscènes, au centre d’un triple cercle magique de cendres noires, résidus humains, reste de sanglants sacrifices.

Devant la case qu’au fond de la forêt, ils se construisent en quelque coin, deux statues, grossièrement ébauchées en

terre glaise, représentant un homme et une femme, et chacun de ceux qui viennent les consulter doit se livrer à une cérémonie horrible...

* * *

Passons, et dans un chapitre que feront bien de ne pas parcourir les âmes trop sensibles, disons rapidement comment on devient Ngil.

Et puis, oh ! je vous prie, après cette lecture, que de votre cœur jaillisse un hymne de reconnaissance et d'amour envers le Christ qui vous fit naître catholiques, une prière aussi, prière de foi, prière ardente pour nos pauvres sauvages qui vivent au milieu des abominations du culte satanique.

XXI.—L'initiation du Ngil.

Chaque Ngil se choisit ordinairement lui-même son successeur. Dans une tribu, il distingue un enfant d'une dizaine d'années. Désormais il le forme à ses idées, lui apprend à parler comme lui de cette voix caverneuse qui semble sortir du fond du gosier, et certes ce n'est pas l'œuvre d'un jour. L'enfant l'accompagne dans ses expéditions, lui sert de page et devant lui, par monts et par vaux, au village comme dans les sentiers de la forêt, marche en agitant la sonnette fétichiste.

Ces enfants, ayant continuellement de mauvais exemples sous les yeux, vécant au sein de la plus hideuse corruption, sont bientôt gangrenés jusqu'à la moëlle des os. Ayant tout vu faire, n'ignorant aucun des abîmes où descend la perversité humaine, ils sont prêts à tous les crimes, à toutes les abominations. Parfois, ils sont venus à la mission ; jamais ils n'y sont restés longtemps.

Vers l'âge de dix-huit ans, après une longue initiation,

quand on a reconnu par une série d'épreuves savamment graduées que le récipiendaire est apte à tout subir, à tout endurer, on l'appelle pour la dernière formalité.

S'il est jugé incapable ou indigne, le poison fait son œuvre, et du malheureux pourrissant en quelque coin des bois, on ne parle plus.

Admis à l'épreuve, il amènera avec lui devant le Conseil des Anciens, un jeune enfant, garçon quelquefois, fille de préférence, choisi dans son immédiate parenté. Là, pas de remplacement par substitution ; les esclaves sont refusés : l'esprit réclame un sang pur et libre. Généralement, c'est un jeune frère, une jeune sœur, parfois sa propre mère.

* * *

Au jour de l'initiation, les Ngil se réunissent dans la forêt, en un lieu écarté, souvent près d'une source, au fond d'un ravin sombre, ils y coupent à hauteur d'homme un arbre nommé Esôm et, dans le tronc resté debout, creusent grossièrement une coupe profonde. La sève de l'arbre, âcre, visqueuse, rougeâtre, monte et remplit une partie de la cavité.

Près de là, on a construit une case. Le chef des initiateurs s'y tient debout. Les chants commencent, chants d'un rythme au souffle puissant mais monotone, et dont les inflexions peu variées, répétées à bref intervalle, engendrent vite une fatigue indicible. Le chef est tatoué de rouge et de blanc, vêtu d'un pagne de fibres de bananier, qui, dans les trémoussements de la danse, s'agitent comme de longs serpents sur sa peau bronzée.

Le futur Ngil est devant lui. Affaibli par une longue attente, il est tout saisi par le côté mystérieux de cette mise en scène ; il tourne vite à l'hystérisme, à l'allucination. Souvent, j'ai vu le Ngil dans la vie ordinaire ; presque toujours je l'ai reconnu à ses yeux égarés, striés de fibrilles sanguinolentes.

Aux derniers rayons du soleil, la lune paraît au firmament, la victime offerte est apportée, on l'attache au pied de l'arbre resté debout ; une corde est placée autour de son front violemment comprimé, et fixant les extrémités de la corde aux racines de l'arbre, on ramène fortement la tête en arrière, de façon que les carotides se trouvent juste au-dessus de la coupe préparée.

Tous sortent alors de la case et se rangent en cercle autour de l'hostie du sacrifice. Les chants recommencent, chants de mort, mélodie sauvage, étouffant les cris d'angoisse, les appels désespérés.

L'heure a sonné : du doigt, le chef des Ngil a reconnu que les veines étaient suffisamment gonflées ; d'un seul coup du couteau recourbé, réservé aux sacrifices, le récipiendaire pratique une longue incision circulaire. Epais d'abord, puis rouge et vermeil, le sang a jailli ; aucune goutte ne doit s'échapper du vase, et, avec une longue cuiller en bois, le plus ancien mêle l'écumeuse et rouge liqueur, le sang vermeil et la sève visqueuse.

Le sang ruisselle, jet rapide d'abord, puis lentement, puis goutte à goutte, au milieu de danses sauvages, de cris d'allégresse féroce et de clameurs de joie sauvage. Le sang a cessé de couler, la tête pend inerte, les veines sont vides.

Les liens de la victime sont tranchés, elle a trouvé la liberté dans la mort ! Tous s'approchent à tour de rôle, puisant le hideux breuvage. Chacun, successivement, boit à longs traits, pendant que les autres répètent à l'unisson le cri fatidique : *Evalega, evalega* (il participe, il participe).

Le vase s'est enfin vidé. Après que la dernière goutte a disparu, on le remplit de terre. La victime est de nouveau apportée, on la couche sur ce tronc, témoin de son supplice. Du bois est entassé tout autour, le feu jaillit du caillou ; les branches s'enflamment, les chairs crépitent et se fendillent sous l'action de la chaleur ; la graisse, tombant goutte à goutte, alimente le foyer ; tour à tour, le dos et la poitrine sont exposés à l'action du feu.

A l'œuvre ! L'inferral festin est préparé, la victime est prête. A l'œuvre ! les chairs sont dépecées, les membres séparés du tronc. Chacun sa part, chacun son lot ; sous les dents, les os craquent broyés, la chair disparaît, tout est consommé sur place, rien ne doit rester, tout doit être anéanti.

Et lorsque le jour luit, un grand feu, allumé sur le théâtre du crime, fera disparaître les derniers vestiges du drame.

* * *

Un homme de moins, un Ngil de plus.

Et si, par hasard, quelqu'un vient à passer par là, il se retirera avec effroi. Témoins muets du forfait, un tronc noirci, les herbes foulées, une case en ruines, lui auront dénoncé ce qui a eu lieu. Les Ngil ont passé par là. Malheur à qui pénètrent leurs mystères !

Communion à la victime, participation, au sang et à la chair c'est bien là le sacrifice antique, restes dénaturés des rites d'autrefois ; mais au fond subsiste encore l'idée primitive d'initiation par le sang, de consécration par la mort, d'union en un même repas mystérieux !

Singe éternel du Créateur, l'Esprit du mal a posé son indélébile marque sur ce qui était primitivement bon et, comme toujours, il l'a souillé ; comme toujours, il a mêlé, dans un ignoble mélange, le grotesque et le terrible, le repoussant et le cruel.

* * *

Un homme de moins, un Ngil de plus !

Dans la hiérarchie satanique, le Ngil occupe un haut rang ; de lui-même, par l'effusion du sang qui lui tenait de plus près, il a donné la preuve de ce qu'il voulait et pouvait

faire ; il rentre dans son village. Mais désormais sa situation est bien changée ; il est puissant. Ceux qui le gênent disparaissent peu à peu, la fortune lui vient ; souvent, il se croit à l'abri des blessures, et j'ai entendu compter bien des faits qui me laissent au moins perplexe...

Et pourquoi pas, après tout. ?

Peut-être, de nos temps est-on devenu trop sceptique ! Notre saint fondateur, le Vénérable, bientôt Bienheureux Père Libermann, parlait souvent du démon de la Guinée. Nos premiers missionnaires n'hésitaient pas à lui attribuer nombre de leurs insuccès : pourquoi n'aurait-il pas ses prêtres ? Pourquoi, en certaines circonstances données, ne leur communiquerait-il pas une partie de sa puissance infernale.

A cela, rien d'impossible.

Si dépravée qu'on la suppose, il y a de ces bas-fonds où l'âme humaine ne saurait descendre seule !

XXII. — Comment le Ngil découvre le coupable

Et maintenant que nous savons comment, en pays noir, on devient Ngil, rapidement pour ne point prolonger ces scènes d'horreur, retraçons comment le sorcier sait ou du moins fait croire aux naïfs qu'il a découvert le coupable.

Lorsque, dans un village, survient une mort jugée peu naturelle, les noirs ont trois moyens au moins d'en découvrir l'auteur : l'épreuve du poison, l'autopsie, le sorcier et ses incantations magiques. Ce dernier rôle est dévolu au Ngil. Laisant de côté les deux premières épreuves pour le moment où nous nous occuperons de la Justice sociale, en pays nègre, examinons seulement aujourd'hui, puisqu'aussi bien nous sommes sur ce chapitre, les agissements de maître Ngil.

Nzogo, Nze, Umbma ou tout autre, peu importe, est donc soudainement décédé au village. La mort a été prompte, les

circonstances plus ou moins mystérieuses. Ada a remarqué ceci, Moue cela ; la chose n'est pas claire ; le chef décide d'avoir recours aux lumières supérieures du Ngil. Généralement, le monsieur ne se fait pas prier ; il aurait grand tort, d'ailleurs : c'est pour lui, pendant de longs jours, plantureuse vie assurée, pendant de longs jours cadeaux nombreux en perspective et accroissement de renom, car un coupable ça se trouve toujours ! Ici, une affaire n'est jamais classée !

Ngil arrive mystérieusement pendant la nuit, ordinairement celle qui suit le décès. Rapidement aidé par les initiés, il se construit en feuillages une hutte grossière, dans un bouquet d'arbres près du village.

A peine est-elle terminée que s'élève son cri lugubre qui, au loin, va réveiller et faire tressaillir les habitants. Et désormais, à toute heure du jour et de la nuit, il retentira ainsi jusqu'au moment de son départ, terrorisant les esprits, car en soi-même, chacun se dit : " Oh ! s'il allait me désigner ! " Et le spectre de la fin terrible qui attend le condamné se dresse devant l'imagination épouvantée.

* * *

Le troisième jour après la mort du défunt, au commencement de la nuit, Ngil et ses initiés vont déterrer le cadavre et une odeur pestilentielle se répand dans le village. Jamais, en effet, dans ce cas particulier, les noirs sont inhumés loin des lieux qui les ont vu mourrir : presque toujours, c'est derrière la case où ils ont rendu le dernier soupir.

Ngil et ses initiés tournent trois fois autour de la tombe, puis on découvre la fosse en commençant par la tête. Le cadavre, enveloppé de nattes, est ramené à l'air et déposé sur des feuilles de bananier. La sépulture est ensuite comblée, soigneusement piétinée, afin que nul ne puisse soupçonner l'enlèvement. Puis, tout autour, les bananiers sont

brisés à la main, les fruits arrachés, les jeunes pousses broyées. Ainsi le veut le rite. Ngil signe sa présence.

C'est la récolte d'une année entière, l'espoir de l'avenir qui périclitent ainsi stupidement en quelques instants. Demain, d'un œil attristé, contemplant le désastre, les femmes au fond de leur cœur, sentiront germer une colère furieuse. Mais qui donc aurait le courage de la manifester ? Ngil ne sait-il pas se venger ?

* * *

Le cadavre est ensuite porté dans la hutte mystérieuse : tous les initiés sont là, rangés en cercle ; le sorcier détache la tête, enlève la cervelle et le cœur, et les met à part ; puis dans un chaudron de cuivre, avec certaines herbes, sans qu'on y ajoute une seule goutte d'eau, les deux viscères sont desséchés lentement au-dessus du feu ; les cendres sont ensuite recueillies : elles serviront à faire de puissants fétiches.

Le reste du corps est brûlé en entier, os et chair, et le tas de cendres blanchâtres qui en résulte est placé, en partie du moins, dans le crâne du défunt.

Les jours suivants, le sorcier porte au bout d'un bâton ce crâne humain et, dans chacune de ses courses, en face de chaque maison, il l'agite mystérieusement et le secoue en murmurant les paroles fatidiques. Il examine avec soin comment les cendres s'échappent de la boîte crânienne et, suivant la direction, leur abondance, les figures qu'elles traacent en l'air, emportées par le vent léger, il prétend découvrir le coupable et le dénoncer.

Et désormais, pendant quinze jours, trois semaines, quelquefois d'avantage, il terrorisera ainsi le village. Souvent tapis près d'un sentier, il s'élance vers les femmes sans défiance et ses flèches empoisonnées, lancées à l'improviste, frappent au hasard.

Plus souvent, c'est la nuit que son cri se fait entendre. A pas lents, il se glisse derrière les cases, écoutant, cherchant un indice quelconque ; puis soudain il disparaît. Frappées de ses flèches mortelles, une, deux, trois femmes ont succombé. Honte sur elle ! personne ne les plaint ; leur mort est parfaitement juste : elles étaient coupables. Ngil ne se trompe pas.

* * *

Et quand le missionnaire a assisté à ces scènes, quand il en a vu le résultat, il ne les trouve plus grotesques, je vous jure ; il se sent saisi d'une immense pitié pour ces pauvres êtres que Satan asservit ainsi sous sa domination, et il travaille à avancer le jour où, sur ces populations dégradées, luira l'aurore du soleil de paix et d'amour.

Veni, ô Oriens, veni et illumina !

XXIII.—Une fameuse peur.

Et pourtant, un de ces jours-là, j'ai joliment effrayé maître sorcier !

Après une des intéressantes petites cérémonies dont je viens de vous parler, le village redevenu tranquille, nous étions de nouveau réunis dans l'*abène*.

* * *

Maître Ngil, que, dans la vie ordinaire, rien ne doit distinguer du commun des mortels, maître Ngil, qu'il est sérieusement interdit de reconnaître, était planté devant moi et avec lui pas mal de bonshommes désireux de connaître mes impressions.

Et l'un d'eux tout à coup :

“ — Est-ce que tu as eu peur, dis-moi, tout à l'heure ? Un peu, hein ?

“ — Moi ? tiens pas plus que ça ! ”

Vous connaissez ce geste élégant qui consiste à faire craquer un ongle contre l'autre.

“ — Mais pourtant tu n'étais pas armé ?

“ — Pas armé ! mon vieux, c'est une illusion qu'il faudrait voir à tirer de ta cervelle. Tu ne sais donc pas qu'un blanc est plus malin dans son seul petit doigt que dix grosses têtes comme la tienne !

Le brave homme ayant une grosse tête offrant quelques analogies frappantes avec une citrouille, et de plus universellement connu pour son esprit tant soit peu obtus, la plaisanterie eut un certain succès.

“ — Mais enfin, tu n'avais pas de fusil ?

“ — Ah ! mais si ! par exemple ! ”

Et j'exhibai avec force précautions, la minuscule seringue de Pravaz, qui souvent, dans nos excursions, sert à faire les injections de Quinine.

Tout le monde sait qu'à l'extrémité du tube en verre est vissée une longue aiguille creuse. Pour maintenir ce canal toujours libre, on y laisse un fil très mince de cuivre qui dépasse notablement l'aiguille et joue à volonté.

* * *

Tous les assistants s'écartèrent précipitamment. Eh ! on ne sait pas ! ces petites bêtes, ça mord quelquefois plus dur que les grosses. Voir ! dirait le Normand, faudrait se méfier un brin !

Et moi, d'un air innocent, je faisais jouer la petite aiguille. Quand elle sortait, dans l'assistance mouvement prononcé de recul. Quand elle rentrait, on se rapprochait en disant : “ Yo ! yo ! ”

“ — Vous connaissez ça ” leur dis-je.

Chacun de s'écrier :

“ — *Eloge, Eloge !* (c'est ça qui perce le cœur des hommes).

“ — Oui ! et si tout à l'heure le Ngil avait eu encore l'air de faire le méchant ; tenez, pst, et en même temps, je tirais le piston, pff, ça y était. ”

Tout le monde se recule :

“ — Eh ! minissé, pas de bêtises, tu sais bien que nous sommes tes amis.

“ — Que je te croie !

“ — Et, dis-nous, ça tue de loin ?

“ — Si ça tue de loin ? Tout comme de près ! D'un bout à l'autre du village !

“ — Yo ! Yo !

“ — Vous ne me croyez pas ? Vous allez voir ! ”

* * *

Et, avisant un malheureux chien tout pelé, tout galeux, qui, d'aventure infortunée pour lui, passait par là :

“ — Pst, pst, viens ici, mon petit, viens ici, mon mignon. ”

Et tout doucement, la main à demi fermée, je m'approchai de lui.

La bête arrive sans défiance. Je la caresse, lui passe la main dans la gueule ; puis me redressant soudain :

“ — Tout à l'heure, vous autres, vous avez eu l'air de douter de ma puissance, quand je vous ai dit que ce petit fusil tuait à volonté ! Si je voulais, n'importe lequel d'entre vous tomberait raide mort, oui, raide, vous m'entendez, même toi, mon ami ! ”

Et je regardai d'un air terrible maître Ngil, dont la peau livide blanchissait sous l'action de la frayeur intense qui le travaillait. Ah ! il aurait bien voulu être loin.

“ — Rassurez-vous, mes amis ; un *Minissé*, ça ne tue pas les hommes (tout le monde approuve) ; mais voyez-moi ce chien. Allons, va-t'en ! ”

Le chien, surpris par un magistral coup de pied au bas des reins, s'enfuit en hurlant et s'arrête à dix pas. Saisi d'un malaise subit, il se raidit sur ses quatre pattes....

C'est le moment.

Dirigeant ma seringue vers lui :

“ — Vous autres, attention, et toi chien..... Meurs ! ”

Coup de théâtre ! Le chien hésite une minute, tourne sur lui-même, pousse un dernier aboiement et tombe...

Tous se précipitent vers lui. Il était mort, tout ce qu'il y a de plus mort !

Et comme je faisais mine de braquer mon petit instrument sur le groupe, quelle débandade, mes amis, quelle débandade ! Et en tête, courant plus fort que n'importe qui savez-vous lequel fut le premier caché ?... le Ngil.

Allons ! tout est bien qui finit bien, et le lendemain, en expliquant de nouveau à mes auditeurs le catéchisme, je leur ai bien fait comprendre qu'il ne faut pas confondre sorcier noir... et sorcier blanc !

* * *

Voulez-vous savoir comment je m'y suis pris pour obtenir la mort foudroyante du pauvre Finaud ? Oh ! c'est bien simple, allez ! Je n'ai aucune raison de vous cacher mon secret. En appelant le chien, en le caressant, je lui avais tout doucement logé dans la gueule, une boulette de strychnine ; mais aux Noirs, ah ! mais non, je me suis bien gardé de leur révéler mon truc.....

XXIV.—Le fétichisme, son origine, ses causes, sa force.

Pour la première fois, au cours de ce récit, nous nous sommes heurtés au sorcier, au féticheur. Trop souvent, à ce mot, un sourire de dédain erre sur les lèvres du sceptique,

qui en ces pratiques étranges, où rarement il lui est donné de pénétrer, n'a su voir que l'apparence grotesque des cérémonies, du costume et de l'officiant.

Et pourtant, cela va beaucoup plus loin : dans un cadre, obscène souvent, cruel toujours, c'est tout un drame qui se déroule ; c'est une religion, un culte, une victime, un prêtre et des croyants qui se révèlent.

Satan, a-t-on dit bien des fois déjà, n'est que le singe de Dieu, et son rêve est de se faire adorer par l'homme.

Tout le fétichisme est là, avec son origine, ses causes, sa force. Son origine, elle remonte à la chute de l'Ange ; ses causes, on les trouve dans la double haine de l'Archange maudit, haine contre Dieu, haine contre la créature ; ses forces, c'est toute la puissance dont Satan dispose. Oui, résumé en quelques mots, voilà tout le fétichisme, avec ses merveilles, ses pseudo-miracles, sa lutte acharnée contre le bien, les prestiges de ses magiciens, les abominations de son culte.

* * *

Aussi, dans les pages suivantes, voudrais-je brièvement étudier sur le vif, un petit côté de cette vaste question.

Les dogmes d'abord ; mais nous les avons vus tout à l'heure en parlant des traditions, et ce sera court. A se créer une religion à lui, bien à lui, Satan est impuissant. Dieu dans sa miséricorde a imprimé au cœur de chaque homme, venant en ce monde, les croyances de la religion naturelle, et, au milieu des races les plus dégradées, se transmettent encore, sinon intacts, du moins suffisants, les restes de la religion primitive.

Satan a pu les corrompre, les pervertir, les changer ; il n'a pu les annihiler complètement et toujours, au fond de son cœur, l'homme, droit, sincère, entend retentir la voix qui lui dit : " Ceci est bien, fais-le ; ceci est mal, abstiens-toi. " Mais à côté de cela, Satan a agi.

N'ayant pu faire disparaître l'idée de Dieu, il a tenté de l'affaiblir et de lui ôter toute valeur réelle. Ne réussissant pas à détruire la notion de l'immortalité de l'âme, il l'a corrompue et deshonorée par la superstition ; puis peu à peu, par degrés insensibles, il a amené ceux qu'il avait égarés à lui rendre un culte. L'empire qu'il exerce sur ses adorateurs est considérable ; celui qui a mis une fois le pied dans le cercle fatal est dans la presque impossibilité d'en sortir.

* * *

Mais d'abord que signifie ce mot : *fétiche*, qui tombe si souvent de la plume du missionnaire ?

Pour beaucoup, le *fétiche*, c'est le gri-gri, l'amulette, la chose quelconque, queue d'animal, dépouille de bête, rognure d'ongle, fragment de peau ou de corne d'antilope, que le Noir suspend dans sa case, porte sur sa poitrine, y attribuant une vertu, un pouvoir réel. Et, en effet, prenons, par exemple, un explorateur, un chef de poste ou de station quelconque en face d'un Noir.

“ — Que portes-tu ainsi au côté ? ” lui dira-t-il en désignant son fétiche.

Et le Noir, de répondre aussitôt :

“ — C'est le fétiche qui me mettra à l'abri des balles et des accidents, qui me donnera des richesses... ”

Que sais-je encore !

Et le blanc, en lui-même, se moque de la simplicité de ce naïf, attribuant ainsi à un objet quelconque, sans force ni vertu, un pouvoir imaginaire. Et il s'en va dédaigneux, sans se douter que le naïf, c'est lui !

Est-ce à cet objet, à cette corne, à cette sonnette, à ce bout de bois, que le noir attribue une vertu ! Allons donc, pas si bête ! Mais il attribue au sacrifice, à l'offrande propitiatoire faite au Dieu mauvais et dont ce fétiche contient les restes, une valeur réelle et souvent prouvée.

Là preuve, c'est qu'au moment du danger, de l'action, notre Noir saisira son fétiche, et dira : " Souviens-toi. "

Toute une révélation est contenue dans ces quelques mots : " Souviens-toi. " Mais qui donc doit se souvenir ? Est-ce cet objet inanimé ? Croyez-vous le Noir ravalé à ce point !

" Souviens-toi ! " Ceci s'adresse au Dieu, à l'Esprit puissant, qu'il est allé invoquer dans les profondeurs sombres de la forêt. Et c'est à cette offrande, à ce concours du Mauvais qu'il ajoute foi, au pacte qui les lie, et par là à l'objet, signe du pacte.

Et voilà ce que bien souvent le Blanc railleur n'a pas compris, s'arrêtant, observateur à courte vue, à ce qui n'était que la surface des choses.

Le mot *fétiche* lui-même n'est-il pas bien choisi pour désigner cette puissance occulte, cette influence spirituelle qui prétend posséder toutes les créatures de ce monde ? Eh ! oui, certes, car cherchez-en la racine ? Ce mot vient du portugais *fétisso*, chose enchantée, chose fée, comme on disait en vieux français, mot qui vient lui-même du *fatum* latin, le destin, racine à son tour du mot similaire *faticaria*, puissance magique.

Mais ce mot *fétiche* est-il nègre ? Non, évidemment : nos Noirs ne le connaissent pas, et pour eux le *fétiche*, c'est le *agang* (remède), car, pour eux, toute maladie, tout accident, est causé par les Esprits malins acharnés à nuire au pauvre monde. D'où nécessité pour le remède, purement naturel, d'ajouter à la force intrinsèque, une force, un pouvoir surnaturel qui lui donne prise à la fois et sur la victime et sur celui qui a fait le mauvais coup !

XXV.—Comment on devient féticheur.

Lorsqu'un Noir est malade, blessé ou atteint d'une façon quelconque, lorsqu'il veut se mettre à l'abri d'un danger

prochain ou probable : le tonnerre, un voleur, un ennemi : quand il veut protéger ses enfants, sa case ou son champ, il va chercher le fétiche *ad hoc*. Et pour l'obtenir, il lui faut trouver l'individu capable de le lui donner.

Qu'est-ce donc en somme que le fétiche : simplement la ficelle par laquelle Satan s'attache l'individu. Reste à trouver qui l'attache ? c'est le féticheur. Et la manière dont il l'attache ? c'est le culte. Tout se réduit là. Satan, l'homme, une ficelle, et un intermédiaire pour relier le tout, voilà !

Le Noir s'en va trouver le féticheur. S'improvise-t-on féticheur ? Non, certes, et c'est le cas de le redire, n'est pas féticheur qui veut !

En un livre où M. Le Garrec, d'après documents authentiques, retrace une initiation chez les Nkomis, puissions quelques traits. Mais les Nkomis, direz-vous, ne sont pas les Fang ? Erreur ! ce qui se passe chez l'un en théologie satanique, se passe chez l'autre. L'Esprit du Mal semble se complaire à se copier lui-même. A tout âge de l'humanité, à toute période, du pôle à l'équateur, mêmes rites, même dieu, mêmes superstitions.

Un Noir devient féticheur pour se débarrasser de ses ennemis, vivre longtemps, acquérir de la puissance et des richesses. On comprend que la tentation soit forte et que plus d'un s'y laisse entraîner.

Guidé par la vengeance, l'avarice ou l'ambition, un Noir quitte un jour son village où il compte ne revenir qu'armé du pouvoir mystérieux et redoutable, qui lui permettra de donner satisfaction à ses désirs. Le but de son voyage peut être éloigné : il n'a souvent que trop de raisons d'aller chercher au loin, celui qui doit lui conférer les merveilleux privilèges. Son absence se prolonge quelquefois plusieurs mois, car la durée de l'initiation dépend de la nature du fétiche et de l'importance de la faveur à obtenir.

Les cérémonies se font toujours pendant la nuit, dans une case qui a été construite spécialement pour abriter les scènes

de ce genre. Tout y prend, les personnages et les actes, un aspect grotesque, quand l'horrible ne s'y ajoute pas, avec je ne sais quoi, en plus, de cabalistique et d'inferral.

* * *

L'initiateur est debout : revêtu d'une peau de singe et de feuillages, tatoué de rouge et de blanc, la tête surmontée d'une immense coiffure, il exécute des danses en chantant.

La musique est très belle et on y sent passer un souffle puissant quoique mélancolique ; mais, comme les paroles ne sont pas très variées et reviennent toujours les mêmes à brefs intervalles, le chant finit par produire une impression de monotonie, surtout quand il dure la nuit entière.

Autour de l'initiateur sont groupés les autres initiés, féticheurs eux-mêmes ; de bien loin souvent, ils se sont rendus à cette fête démoniaque, qui, par plus d'un point, rappelle les sabbats si célèbres, si redoutés au moyen âge.

L'initiateur s'arrête de temps à autre, les assistants reprennent le refrain en chœur. Toujours ces chants célèbrent la gloire de l'Invisible, sa force, sa puissance, qu'il communique à ses fidèles. Leurs membres sont zébrés de longues lignes rouges, blanches et noires, entremêlant dans un lacs fantastique des lignes symboliques dont nul jusqu'ici n'est venu nous donner la signification, précise pourtant.

* * *

Au milieu du cercle, vêtu d'un simple lambeau d'étoffe, qui voile sa nudité sans le couvrir, l'aspirant se tient assis. Depuis de longues journées déjà, il a subi une série d'épreuves, graduées avec un art savant. Son corps, soumis à d'effrayantes macérations, s'est affaibli sous l'effet du jeûne ; son cerveau s'est exalté sous l'influence de narcotiques puissants. Bouche à bouche avec un cadavre, on l'a fait coucher trois

nuits dans la même fosse ; de toutes manières on a expérimenté sa force, son audace, son endurance, et aujourd'hui c'est le jour de la dernière épreuve.

Les cérémonies variées, les danses, les chants, tout est calculé pour frapper son imagination : graduellement, il se sent envahi par une impression sombre et mystérieuse. Souvent, une écume blanchâtre vient franger ses lèvres pâlies : il se débat dans les convulsions de l'hystérisme ; c'est un illuminé, et dans son cerveau, l'hallucination, presque la folie, se donne libre carrière.

* * *

Au fond de la case, barbouillée de rouge et de blanc, hideusement revêtue d'oripeaux bizarres, se dresse une grossière statue de bois, taillée à coups de hache dans un bloc à peine écarri. Souvent, affirment les vieux féticheurs, au cours des initiations, on voit soudain la statue s'animer, et de ses lèvres s'échapper des sons, des paroles... Prestiges, illusions, réalité ? qui sait ?

Sous la statue, le chef des féticheurs a déposé, avant la cérémonie, les os d'un cadavre depuis longtemps enterré, et les a entourés d'une étoffe grossière. Aux pieds de la statue, sur son front parfois, on dispose un miroir tourné vers les assistants.

Le néophyte est conduit devant cette glace :

— Que vois-tu ? demande le sorcier.

Tant que le néophyte n'aperçoit rien, la cérémonie continue. Parfois, au jour levant, lorsque les rayons du soleil viennent dorer l'intérieur de la case, rien n'est encore apparu dans le miroir magique. N'importe : le lendemain soir, aux premières ombres de la nuit, tout recommencera.

Et un jour enfin, dans le miroir magique, blanchâtre d'abord, livide, incertaine, aux contours indécis, se dessine une image. Plus nette bientôt, elle figure un homme. Aussi-

tôt on amène à l'écart l'initié, et il décrit l'aspect, les traits distinctifs, la physionomie de celui qu'il a vu et que seul il a pu voir.

Si les assistants reconnaissent en ce portrait l'homme dont les ossements sont sous la statue, et toujours parfaitement inconnu du récipiendaire, tout va bien, l'épreuve est concluante, il est digne d'entrer dans le corps des féticheurs.

* * *

Il ne lui reste plus qu'à s'acquitter de la dernière épreuve, la plus facile au reste pour lui. Il doit, à un jour prescrit, apporter, au milieu de ses futurs collègues, le cadavre d'un de ses proches, d'un de ses parents au premier degré, assassiné de sa propre main.

Le cadavre est dépecé : les chairs sont brûlées et les cendres en sont jetées avec les ossements et plusieurs espèces d'herbes dans une marmite bouillant sur le feu.

* * *

Vous rappelez-vous cette scène de *Macbeth*, où, consultant les herbes qui ont bouilli dans le chaudron sacré, les trois sorcières, l'une après l'autre, répétant à l'ambitieux le fatidique : " Tu seras roi ! " Et cela ne vérifie-t-il pas ce que je disais tout à l'heure : Satan se copie toujours ? Où Shakespeare a-t-il puisé les éléments de ce passage de son drame, sinon dans les croyances populaires, dans un état de choses familiers à ses concitoyens, plus vrai peut-être que ne le veut croire aujourd'hui notre sceptique XIXe siècle ?

Et quand l'horrible mélange a suffisamment bouilli, l'initié s'approche, plonge sa calchasse dans le liquide fumant et boit à longs traits. Chacun l'imité ensuite. Puis tous se partagent ossements, herbes, cendres ; l'initié en reçoit la plus

forte part et tous s'éloignent, regagnant leur village, leur tribu.

* * *

Voilà donc notre Noir consacré féticheur ; il retourne chez lui, sa qualité est vite connue ; il devient un grand personnage, redouté, haï surtout : un à un ses ennemis disparaissent, les richesses s'accablent dans sa case jusqu'au jour, où, à son tour, il entendra résonner à ses oreilles, le terrible : *Redde rationem*.

Et désormais tout Noir qui voudra se mettre à l'abri d'un danger, acquérir force, richesse ou puissance, viendra demander appui au féticheur. Moyennant finances, celui-ci détachera un fragment de son fétiche, le donnera au solliciteur, lui prescrira en même temps un sacrifice : chien, poule, cabri, et le pauvre noir s'en ira content, tant l'espérance est vivace au cœur de l'homme, et inébranlable la foi en quelque chose de supérieur à lui-même, en un Dieu, disons le mot.

* * *

Edifiés maintenant sur la valeur réelle du fétiche, sur ce qu'est l'initiation, la consécration de ce ministre d'un culte infernal, jetons un rapide coup d'œil sur la hiérarchie établie parmi les féticheurs, degrés ayant chacun leurs attributions, leurs vertus propres et auxquels on ne parvient que par étapes, par épreuves successives.

XXVI.—Les sorciers sont-ils des convaincus ? Une histoire en passant !

Ici, après ces premières scènes de sorcellerie, se pose d'elle-même une question intéressante. Les sorciers sont-ils des convaincus ?

Voulez-vous que je vous avoue franchement mon idée ? Eh ! bien, la question me laisse perplexe. Qu'il y en ait de bonne foi, la chose pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute. Qu'il y ait des naïfs ? Cela va sans dire. Des exploiters de la crédulité publique ? Ils le sont tous ! Mais, ce que l'on peut affirmer sans crainte, c'est que les chefs surtout savent parfaitement le rôle qu'ils jouent et en s'opposant au bien que leur apporte le missionnaire, combattent sciemment le combat du mal.

* * *

Anticipant sur les événements, retraçons une scène qui se passa quelques jours après au village de mon catéchiste Ambroise Ndotuma. A peine étions-nous arrivés dans l'abenc, Ambroise vint me prévenir que, dans le village, une femme était dangereusement malade ; mais que son mari était féticheur.

Par bonheur, quand je pénétrai dans la case où gisait la malade, son mari n'était pas là. Vite, je l'instruisis de mon mieux ; elle m'écoutait au reste avec plaisir, et quand enfin je lui proposai le baptême, elle y acquiesça facilement.

Et comme je me préparais à faire couler sur son front l'eau régénératrice, soudain son mari rentre à l'improviste. D'un coup d'œil, il a saisi la scène ; sa fureur est indescriptible ; il se jette sur moi, le couteau à la main. Puis, se ravissant, il me saisit le bras, et m'entraînant dehors :

“ — Viens, *minissé!* ” s'écria-t-il.

Si rapide avait été son acte qu'avant d'avoir prononcé une parole, déjà j'étais dehors, entraîné loin de la case.

“ — Ma femme est bien malade ? ”

“ — Oui, très malade.

“ — Va-t-elle mourir ? ”

“ — Je le crois.

“ — Moi, j'en suis sûr, l'Esprit me l'a dit. Tant mieux d'ailleurs.

“ — Pourquoi ?

“ — Ceci est mon affaire.

“ — Mais, dis-moi, que lui apprenais-tu ? le moyen d'être heureuse après sa mort, n'est-ce pas ?

“ — Oui, précisément.

“ Je le sais, je sais que, vous autres Blancs, vous n'avez pas le même Dieu que nous. Après la mort, quand on a été bon, ce Dieu vous emporte avec lui ; mais si l'on a été mauvais, si l'on a volé, tué, ou voulu tuer, il vous punit d'une manière terrible, d'un châtement qui ne finira jamais. Est-ce bien cela ?

“ — Oui, certes.

“ — Bien, maintenant je vais aller retrouver ma femme. Reste ici.

“ — Pourquoi ne me laisserais-tu pas la voir, la consoler, adoucir ses derniers moments !

“ — C'est vrai, tu es bon, toi *minissé*. Eh bien ! attends ; tout à l'heure je viendrai te chercher.”

Et il s'éloigna... En moi-même je remerciai le bon Dieu d'une conversion si subite et si inespérée.

* * *

Une heure, deux heures se passent. Le féticheur revient enfin, et, me faisant signe de la main :

“ — Viens, *minissé*, me dit-il, ma femme t'attend.”

Je le suis, et, derrière lui, j'entre dans la case. Elle était sombre, et au premier moment, mes yeux ne distinguèrent rien dans l'obscurité.

Sur le lit, une forme vague, immobile. J'approche ; sur le sol humide, boueux, mes pieds glissent, je tombe, et machinalement essuie à ma soutane blanche mes mains souillées. A la tête du lit se tenait le féticheur... Sur la couche funèbre, la femme était étendue sans mouvement ; je l'appelle, pas de réponse, je lui prends la main, elle est froide et au

même instant, horreur. . . me penchant sur elle, je trouve un poignard enfoncé dans son sein jusqu'à la garde.

“ — Rien à faire, va, elle est morte, et bien morte, ” me dit le mari en ricanant.

Je l'accable de reproches.

“ — Ecoute, me dit-il, cette femme que tu vois, je la haïssais ; je la haïssais, m'entends-tu ? car elle avait mangé mes deux petits enfants, elle leur avait mangé le cœur avec l'*évons* (1). Et moi, j'aurais pu la tuer alors ; mais mon Dieu m'a ordonné d'attendre ton passage, “ car, m'a-t-il dit, la vengeance sera plus belle. ” Et maintenant, réponds-moi : avec ce baptême, dont tu lui parlais, ma femme aurait été au ciel, n'est-ce pas ?

“ — Oui, certainement.

“ — Eh ! bien, je l'ai tué avant que tu le lui donnes pour qu'elle tombe dans l'Enfer éternel.

“ — Tu t'es trompé, car si, avant de mourir, elle a désiré le baptême. . .

“ — Je le sais, je sais cela ; mais, dis-moi, quand on meurt après avoir tué quelqu'un, où va-t-on ?... En enfer ? Toujours.

“ — Non, pas toujours, car on peut se repentir avant.

“ — Et si on meurt en tuant ou en voulant tuer ?

“ — Je ne sais pas, Dieu est si bon !

“ — Eh ! bien, écoute ce que j'ai fait. J'ai voulu que cette femme allât brûler dans cet enfer dont tu parles, cette femme que je hais. Et alors, quand je suis revenu ici, je l'ai injuriée, battue, frappée. D'abord elle n'a rien dit ; puis elle s'est fâchée et, quand je l'ai vue bien en colère, je l'ai raillé de sa faiblesse et, comme elle cherchait une arme pour m'en

(1) *L'évons* est un des fétiches les plus redoutés et qui mériterait une étude particulière. Peut-être en parlerons-nous plus loin. Cette superstition est analogue à nos vampires du moyen âge. Ceux qui ont l'*évons* peuvent, disent les Noirs, sortir la nuit et s'introduire dans le corps des autres pour leur boire le sang et leur manger lentement le cœur.

frapper, lui mettant un couteau entre les mains : “Frappe-moi donc” lui disais-je, et au moment où elle l’essayait en effet, moi, je l’ai poignardée et tu vois, elle est tombée raide là où tu as glissé...”

Et c’était vrai, ce n’était pas dans la boue que je marchais, mais dans le sang et, sur ma soutane, deux rouges empreintes étaient marquées.

“— Que dis-tu de ma vengeance, *minissé* ?

“— Dieu seul connaît le sort de ta femme.

“— Je le saurai ce soir ; je le demanderai à mon Dieu. — Oui, je le lui demanderai et il le dira... Va-t-en.”

* * *

Plein d’épouvante, je sortis, non cependant sans avoir jeté une dernière bénédiction sur ce pauvre corp, dont l’âme, qui sait ? était peut-être régénérée.

Dans la nuit noire, quelques heures après, la voix du maudit se faisait entendre :

“— Elle y est, *minissé*, pour toujours, toujours, toujours!.....”

Il y a des sorciers, des féticheurs convaincus.

XXVII.—Science des féticheurs.—La guérison de Paul.

Mais, en définitive, que savent les sorciers ?

Pour un esprit non prévenu, pour un catholique surtout, leur science provient d’une double source, source surnaturelle et source naturelle. Surnaturelle, d’abord. Les pages qui ont précédé et celles qui suivront ne peuvent laisser aucun doute là-dessus. D’ailleurs, il est bien évident qu’à tout culte, il faut des ministres, et il faut de plus que ces ministres jouissent d’une autorité réelle sur le peuple,

due soit à leur science, soit à leur vertu. ee vertu, il ne saurait en être question chez nos féticheurs ; mais il serait également inadmissible qu'au fond de leur sac, il n'y ait toujours que fantasmagorie etsupercherie grossières.

Profondément observateurs, ils connaissent un grand nombre de plantes dont, en certains cas, ils savent merveilleusement user. N'oublions pas que c'est à des sauvages que nous devons le quinquina et la salsepareille, le kola et la coca. Mais, à côté de cela, ce qu'ils savent surtout, c'est la force des poisons, et d'eux nos médecins auraient réellement beaucoup à apprendre. Poisons foudroyants, tels que la strychnine ; poisons lents, qui tuent en six mois ou dix ans ; poisons qui rendent fous, tels que ceux administrés à nos premiers séminaristes noirs ; breuvages qui corrompent le sang, amènent des plaies hideuses, la gangrène, la lèpre, etc., nos féticheurs les connaissent, les mêlent, les dosent savamment et, au cours de leurs voyages, savent s'en servir pour tuer ou guérir leurs clients. Nous en reparlerons d'ailleurs, en traitant de la médecine indigène.

* * *

Un jour, il me fut donné de voir un e ces sorciers à l'œuvre.

Paul Nsho, un de mes catéchistes, atteint d'une pleurésie, était à toute extrémité dans son village. Ses parents firent appeler le sorcier ; il vint aussitôt et s'enferma près du malade. On me prévint peu après, et je surpris le féticheur en pleine opération. Un mouton noir avait été égorgé, le sang recueilli précieusement et, avec une branche consacrée, toute la case en avait été aspergée. Puis, dans un chaudron *ad hoc*, le sorcier avait fait bouillir du sang, des os de mort, quelques bouts de bois, des feuilles et des herbes appartenant à diverses espèces, le tout avec accompagnement de chants, d'incantations, de danses et de tam-tam. Lorsque

J'arrivai, on avait ingurgité de force à Paul le contenu du chaudron, et, malgré sa résistance, on lui accrochait au cou un fétiche spécial.

Dès qu'il me vit, il m'appela à l'aide, et certes je m'empressai de répondre, en mettant parents, amis et sorcier à la porte. Paul n'était-il pas mon enfant ? Je le confessai et il reçut l'Extrême-Onction dans d'admirables sentiments de foi et d'espérance. Je retournai à Sainte-Marie, le croyant perdu.

Huit jours après, il venait lui-même, bien pâle encore, me remercier et m'annoncer sa guérison.

A qui en revient le mérite ?

Mon sorcier noir s'en fait honneur et, ma foi... moi aussi.

XXVIII.—Massard ou crime ?

Il était dit, je crois, qu'en ces jours, nous ne sortirions pas du merveilleux ; il m'était donné ce soir-là de pénétrer un des mystères, de saisir sur le vif une des choses les plus difficiles à croire de la théologie satanique.

En ce village d'Ougek, nous avions été reçus par un vieux chef qui, très libéralement du reste, nous avait offert la moitié de sa case, se réservant un seul coin de la grande chambre d'entrée. Nos catéchistes couchaient, les uns près de lui, les autres avec moi, dans la petite chambre où reposait ordinairement le vieillard.

* * *

La nuit s'était écoulée tranquille quand soudain, vers les deux heures du matin, je suis réveillé par un froissement de feuilles sèches tout près de moi. J'écarte les plis de ma moustiquaire ; j'écoute : rien, je me serai trompé. Je referme ma moustiquaire et me dispose à dormir de nouveau : le

même bruit se renouvelle ; n'y tenant plus, je saute en bas et frotte une allumette. Horreur... jugez de mon effroi ; un énorme serpent noir, de l'espèce la plus dangereuse, long de près de trois mètres, se tenait immobile, logé dans un coin, la tête dressée, les yeux brillants, sifflant de fureur, prêt à s'élançer. Instinctivement, j'avais déjà sauté sur mon fusil, mettant l'animal en joue. Le coup va partir ; déjà les enfants, réveillés en sursaut, ont poussé un cri de terreur folle ; mais, au même instant, l'allumette s'est éteinte, mon arme a été relevé d'un coup sec, et la balle s'est perdue en l'air.

“ — Ne tire pas, *minissé* ; ne tire pas, je t'en prie, s'est écrié le vieux, qui a soudain surgit à mes côtés (c'est lui qui a relevé mon fusil), ne tire pas. En tuant le serpent, c'est moi que tu aurais tué : ne crains rien ; le serpent, est mon *Elangéla*. ”

Cette scène s'était passée bien plus vite que je ne saurais la retracer ici. Et déjà, le chef s'était jeté à genoux près du reptile, l'entourant de ses bras, le serrant sur sa poitrine. L'animal se laissait faire tranquillement, sans révolte, sans manifester ni colère ni frayeur. Le vieux l'emporta ainsi, le coucha près de lui dans l'autre case, et me recommanda bien de ne plus avoir peur.

C'est égal : fortement impressionnés, comme vous le pensez bien, les enfants et moi, nous ne dormîmes plus de cette nuit-là, et j'attendais le jour avec impatience pour demander à mon hôte de plus amples explications.

“ — C'est mon *Elangéla* ! s'était-il écrié, et les enfants me disaient, de leur côté :

“ — Prends bien garde, *minissé*, c'est le bon Dieu qui nous a protégés tous. Le vieux coquin avait envoyé son animal pour nous tuer ; sois-en sûr. C'est son *Elangéla* ! ”

Je me demande encore ce qu'il y a de vrai au fond de cette assertion. J'avoue mon incertitude, et pourtant je penche vers le côté satanique de la chose.

Le chapitre suivant, d'ailleurs, vous mettra à même de juger par vous-mêmes,

XXIX.—Nagualisme.—D'un hémisphère à l'autre.

Ouvrons un livre publié par l'abbé Brasseur, sous le titre d'*Antiquités mexicaines*; nous y trouverons le récit de cérémonies qui ressemblent étrangement aux nôtres et complètent admirablement ces lignes.

“ Les missionnaires, dit-il, ont trouvé un grand obstacle à la conversion des indigènes dans le Nagualisme (*nahual*, génie familier, Satan). Tout enfant recevait le nom correspondant au jour astrologique qui l'a vu naître. On le vouait au protecteur visible ou invisible de toute sa vie, à celui qu'il devait regarder, selon l'expression de l'évêque de Chiapas, comme les catholiques regardent leur ange gardien. Le maître ouvrait à l'enfant une veine derrière l'oreille ou dessous la langue, en tirait, à l'aide d'une lancette d'obsidienne, quelques gouttes de sang qu'il offrait au démon comme une marque de servage et le signe d'un pacte contracté avec le nagual. Ensuite, le maître désignait au père de l'enfant la caverne où, arrivé à l'âge de raison, celui-ci devait se rendre, afin de ratifier en personne, avec son *nagual*, le contrat tenu en son nom. ”

* * *

Passons à un autre auteur, dans un autre pays.

“ A son entrée dans la vie, dit à son tour le P. Burgoa. (*Description géographique de Saint-Domingue*), le néophyte est voué à un animal quelconque. Au jour désigné, l'initiateur vient chercher son disciple pour lui présenter l'animal qui lui a été indiqué au jour de sa naissance et dont il doit partager le sort et la fortune. Au milieu de la nuit, il offre un sacrifice au démon qui fait venir son *nagual* sous la forme de l'animal dont il porte le nom, lion, serpent, crocodile, mais qui se montre alors si doux, si privé, si docile,

que le jeune homme ne peut s'empêcher de le caresser et de lui parler comme à un ami intime. Cette entrevue, pleine de tendresse, est comme le sceau du pacte conclu avec le démon. Dès ce moment, leur sort est tellement lié que, par une permission de Dieu et par un châtement positif du Ciel sur ces hommes aveuglés, ils sont abandonnés entièrement à l'ennemi du salut ; ils se livrent à lui avec une volonté si complète que Satan leur fait sentir le contre-coup des blessures reçues par l'animal, leur ami et *nagual*."

" Le P. Diégo, dit plus loin Burgoa, était un religieux de beaucoup de courage et de sang-froid. Malgré son âge avancé, rien ne l'intimidait. Il reprenait sans crainte, quand ils commettaient quelque chose de reprehensible, tous ceux qui l'entouraient. De ce nombre fut un Indien coupable d'une faute très grave. L'indigène en éprouva un vif ressentiment. Pour se venger, il alla se poster dans une rivière qui sort du lac et que le religieux devait traverser pour aller confesser un moribond. Le P. Diégo prit un des chevaux du couvent et partit tranquillement en récitant son office ; à peine fut-il entré dans la rivière avec sa monture qu'il se sentit arrêté, son cheval faisant de vains efforts pour avancer. Ayant baissé la tête pour reconnaître la cause de cette résistance, il aperçut un caïman qui cherchait à entraîner l'animal au fond de l'eau.

" A cette vue, le P. Diégo lança son cheval avec tant de vigueur qu'il entraîna le caïman hors de la rivière. Les ruades de la monture et quelques coups d'un bâton ferré sur la tête de l'animal le forcèrent à lâcher prise et le religieux continua son chemin, laissant la bête étendue sur le rivage. En arrivant au lieu où il était attendu, son premier soin fut de raconter ce qui venait d'arriver. Mais, au moment où il achevait de confesser son malade, on lui annonça que l'Indien, puni quelques jours auparavant, venait de mourir "des suites, avait-il dit, des coups qu'il avait reçus du cheval du P. Diégo." Le religieux alla aux informations

on trouva le caïman mort sur les bords de la rivière et l'on constata que l'Indien portait effectivement les marques des blessures dont son *nagual* avait dû périr."

De son côté, un autre écrivain du XVIII^e siècle, Nunez de la Véga, évêque de Chiapas, écrit dans sa *Carta pastoralis* ces mots bien significatifs :

" Outre les communications particulières avec leurs *naguals*, les maîtres pouvaient à leur gré se transformer sous la figure de l'animal qu'ils avaient pris pour génie tutélaire. Les démons revêtaient également toutes les formes qui plaisent à leurs amis pour la satisfaction de leurs désirs. "

* * *

Mais arrêtons ici ces citations américaines et revenons à nos sorciers du Gabon, à notre féticheur et à son serpent.

Comme vous l'avez déjà deviné, le serpent n'était qu'une forme de *Nagual*. N'est-il pas étrange de retrouver, en des pays si éloignés de l'Amérique, un culte, des coutumes si identiques. N'est-ce pas encore une preuve du satanisme latent, mais réel, qui à leur insu peut-être, gouverne nos pauvres indigènes ?

Comment, chez nous, l'homme acquiert-il ainsi pouvoir sur l'animal ?

La scène se passe généralement le jour où le sorcier, le féticheur, a conquis son grade. Scène étrange, mais aussi certaine qu'elle paraît incroyable.

" La vie du nouvel initié, dit à ce sujet Le Garrec, que nous avons déjà cité, sera unie dans un rite sanglant à la vie d'un animal qui sera désormais sa bête familière. Il ne s'agit pas d'un animal domestique ou apprivoisé, mais d'un de ces fauves dangereux qui peuplent l'épaisseur de la forêt ou les eaux des fleuves.

" L'initiateur a pris ses mesures et il donne un signal :

d'abord aucun bruit n'y répond ; mais bientôt, à la vive clarté de la lune, on voit s'avancer un nouveau personnage vers l'endroit de la forêt où il est attendu ; tantôt c'est une masse avec une tête monstrueuse, tantôt une forme féline qui rampe plutôt qu'elle ne marche, parfois aussi un corps long qui se déroule et ondule. L'animal, quel qu'il soit, hippopotame, panthère ou serpent, oublie sa férocité ou sa timidité native pour se prêter docilement à l'opération à laquelle on veut qu'il prenne part. Alors a lieu l'échange du sang. Comment se fait-il ? Nous n'avons pas à le chercher. Mais ce qui est hors de doute, c'est qu'on fait couler le sang de l'animal et celui de l'initié et que l'on inocule à chacun d'eux le sang de l'autre. L'oreille de la bête est fendue (au serpent on fait une blessure équivalente), pour être le signe du lien qu'elle contracte avec l'homme ; à celui-ci, on ouvre le bras, et il est à son tour marqué du signe de la bête.

* *

Désormais, une véritable union existe entre l'homme et la bête. Nous pourrions nommer tel noir habitué à recevoir chez lui, la nuit, une panthère à l'oreille fendue et un vautour qui reconnaissent son autorité. Le jour venu, les animaux rentrent dans le lac et dans la brousse, aussi terribles plus terribles souvent pour ceux dont ils n'ont pas reçu le sang. Cette union est tellement étroite, entre la bête et l'homme, que la vie de l'un dépend de la vie de l'autre. Que d'exemples on pourrait citer ! Avez-vous tué une panthère qui porte le signe ? vous ne tarderez pas à apprendre la mort de quelque féticheur. Le féticheur a-t-il succombé le premier ? ne soyez pas surpris de trouver, près de son village, le cadavre de son familier.

Et, depuis mon aventure avec le vieux chef et son serpent, bien souvent j'ai été témoin de faits pareils. Dans les cases des noirs, à la veillée, le soir, on m'a redit plus d'une

fois ces scènes sauvages d'initiation ; on m'a montré du doigt, tout en se cachant, tel ou tel qui portait les marques infernales. Et peu à peu j'ai senti mon scepticisme diminuer et disparaître, surtout en voyant d'un hémisphère à l'autre relatés dans les Annales de notre hagiologie sacrée, comme, dans les lettres des missionnaires, des faits pareils, des observations identiques, preuve d'une religion satanique, multiple sans doute en ses formes, en ses aspects, mais unique au fond en son essence ; le rebaissement de la créature, ravalée au rang des bêtes pour honorer, pour adorer un archange déchu, rival de Dieu, ennemi juré de ses œuvres.

Mais ce chapitre nous a déjà conduits beaucoup trop loin. Aussi passant à travers le *thometh* de la Bible, les serpents sacrés d'Esculapes, les loups-garous du Moyen Age, et le scepticisme du XIXe siècle, qui sourit et raille, revenons à nos moutons, non... à nos Fangs.

XXX. — Pandanus et raphias, sangsues et moustiques.

Et tandis qu'en mon modeste logis, sur un coin de ma caisse, assis sur une boîteuse escabelle, œuvre informe de quelque artiste indigène, novice encore, j'écrivais ces quelques lignes, un de mes catéchistes m'avertit soudain que tout est prêt et que, pour le départ, on n'attend plus que moi.

Eh ! bien, soit ! en route ! aussi bien il me tarde de voyager un peu, de reprendre notre vie apostolique. En avant pour la Haute-Ebé !

* * *

Ougik est situé tout près de l'Ebé, sur un de ses affluents, Mboue. A quelque vingt kilomètres de ce village se trouve Bolo, sur un autre affluent de l'Ebé, l'Ebolemure, mais assez haut dans les terres. Pour y arriver, il n'existe du

reste qu'un seul chemin, très long, très pénible, moitié à travers les pandanus, moitié dans un marais de raphias.

Retroussons la soutane et en avant. Il est huit heures du matin, nous n'arriverons qu'à la nuit tombée.

* * *

La première partie du chemin court au milieu des pandanus. Comme pittoresque, c'est superbe : la route, c'est tout simplement le lit d'un ruisseau, onde fraîche, limpide, coulant sur un sable d'oret ne dépassant guère la cheville.

De temps à autre le lit se fait un peu plus profond ; quelquefois aussi un pandanus, plus hardi que les autres, s'est établi au milieu du ruisseau et ses longues épines acérées nous frôlent de plus près qu'on ne voudrait, il faut se glisser entre les branches, et quelque soin qu'on y mette, les crocs de la plante vous happent au passage et ne déchirent pas que la soutane.

* * *

Le chemin continue. Au-dessus de nos têtes, les arbres s'inclinent gracieusement, formant une voûte impénétrable aux rayons du soleil ; de magnifiques papillons, du genre *Saturnia Marchii*, s'envolent autour de nous, faisant miroiter sous la lumière ardente leurs ailes daprées des plus vives couleurs, et ça et là, sur les feuilles, des buprestes étincelants, des cétoines métalliques, des Goliath cuirassés d'or et de pourpre...

Puis les pandanus se ressèrent, s'inclinent davantage. Il faut se courber, se courber encore, se traîner, se tordre, grimper ici, escalader là, redescendre, remonter, pour arriver enfin à la forêt où cessent brusquement les pandanus.

La route se poursuit tortueuse au travers de la forêt, puis la région des raphias commence et avec elle, hélas ! le marais.

Parmi les arbres dont le noir se sert, au premier rang se fait remarquer le *raphia*, un des plus beaux palmiers de la région gabonaise. Son fruit donne une huile que les indigènes estiment assez ; ses feuilles leur sont plus utiles encore. Avec la nervure centrale, qui dans chaque feuille atteint fréquemment de sept à dix kilomètres et une grosseur souvent égale à la cuisse d'un homme, le noir bâtit sa case, fait son toit, construit des meubles grossiers.

Avec la feuille, tressée, cousue, il tisse des paniers, des corbeilles, couvre sa maison et... sa tête.

Le *raphia* n'a qu'un défaut : il pousse dans les marais et, en allant le cueillir on attrape souvent... la fièvre.

* * *

Allons, en avant ! Et nous voilà partis, sautant de ci de là sur les masses spongieuses qui entourent le stipe de chaque palmier. On rit d'abord, car plus d'un maladroit se laisse choir et tombe dans le marais qui, par bonheur, ne dépasse jamais la ceinture. Bientôt, chacun y a passé à son tour, et quand, pour la dixième fois, on tombe, personne ne rit plus. Puis chaque chute se fait plus lourde, les épines qui garnissent le bord de chaque branche déchirent les mains, les jambes, le corps ; peu à peu, dans cette eau glaciale, le sang se refroidit, les dents claquent et l'on maudit le marais qui n'en finit plus...

La marche se fait plus lente.

Oh ! qui donc a causé cette douleur aiguë ? Aïe ! A la jambe droite, à la jambe gauche, partout, ce sont bientôt d'intolérables piqûres. J'y porte la main : horreur ! sous les doigts, un corps gluant, visqueux, se contracte, et de la peau d'où jaillit un filet de sang, de la peau où, par mille suçoirs, elle s'attache frénétiquement, j'arrache une hideuse sangsue. Et, dans le marais, il y en a comme cela des milliers et des

milliers de voraces petits monstres, ne décelant leur présence que par la douleur aiguë qui succède à leur morsure...

* * *

Ce ne sont malheureusement pas les seuls habitants du marais.

A côté d'eux, frères par le sang... qu'ils tirent, se sont abattus sur nous des myriades de moustiques. Amis de l'eau, de la vase, des ombrages sombres, ils hantent de préférence les marais de raphias, les dessous des palétuviers.

Connaissez-vous les moustiques ? Eh bien, pour ma part, j'en connais intimement, oui, très intimement même, neuf espèces bien distinctes, les gris, les blancs, les noirs, les gris-blancs, les grands-noirs, etc. Ne dirait-on pas une nomenclature de ces antiques confréries de Pénitents si bien décrites jadis par Jean Grange ? Pénitents ! Ah ! oui, ils le sont bien, sinon eux-mêmes, du moins pour ceux qu'ils approchent ! Neuf espèces ! tout comme les Anges, neuf chœurs angéliques, luttant à qui mieux mieux pour s'approcher de nous davantage !

Ah ! les insupportables petites bêtes, et comme je comprends aujourd'hui la légende musulmane qui attribue leur création aux Djinns malins !

* * *

Midi arrive, puis 3 heures... nous marchons toujours. Le soleil baisse peu à peu sur l'horizon ; la nuit nous surprendrait-elle dans ces marais ? Ce serait horrible. Six heures : la nuit se fait ; mais, ô bonheur ! en même temps nous mettons de nouveau le pied sur la terre ferme, et, deux heures après, exténués, rendus, transis, mais bien contents, nous arrivions au village de Bole où près d'un bon feu, nous oublions bientôt raphias et pandanus, moustiques et sang-

sues pour ne nous souvenir que d'une chose, une petite fois en notre vie, le bon Jésus nous avait donné occasion de l'imiter en souffrant un peu et. . .

Tout est bien qui finit bien.

XXXI.—Dans les Rapides.

Descendant le cours de l'Ebolemure, nous allons à Abénélang, d'où nous remonterons à Aza pour nous diriger ensuite, à travers la forêt, vers le village d'Alum. Tel est du moins le programme.

Exécutons-le au plus vite, et. . . en canot.

Charmante, cette descente de l'Ebolemure ! Au travers de la forêt immense, sous un dôme d'arbres magnifiques, la rivière se précipite rapide.

* * *

Là-bas, dans le lointain, on perçoit un bruit sourd. Le canot file comme une flèche ; nous courbons la tête pour ne pas être atteints au passage par les branches qui frôlent le cours de la rivière. Les enfants qui avaient jeté rames et pagaies, essaient en vain de le ressaisir, le *Georges-Alexandre* n'obéit plus au gouvernail. Nous sommes rejetés vers une rive, repris par le courant, environnés d'écume. Le canot a par deux fois tourné sur lui-même ; plus loin il hésite, et, craquant dans toutes ses jointures, reprend sa course folle : là-bas, le bruit augmente, mugit en tonnerre, l'onde blanchit, écume. . .

Nous sommes dans le rapide : à la grâce de Dieu !

Cramponnés au bordage, nous attendons la fin : là-bas, devant nos yeux, c'est la chute écumante. Soudain, un choc brusque, arrêt de sensations, une impression de douleur, de froid glacial et, une seconde après, secouant la tête, je me

retrouve accroché à un tronc d'arbre arrêté au milieu de la rivière. Et loin déjà filant comme une flèche, le canot, renversé, la quille en l'air, s'éloigne et disparaît...

Autour de moi, l'onde bouillonne et se brise ; impossible de s'aventurer plus loin. En se retournant, le canot m'a atteint à l'épaule droite : le bras heureusement n'est pas brisé, mais il me refuse tout service ; pour pouvoir me maintenir au-dessus de l'eau, j'ai jeté au plus vite souliers, soutane, et maintenant... j'attends. Quoi ! le secours ou la mort ? A la grâce de Dieu !

Ah ! le bon acte de contrition que l'on récite à ce moment-là !

La vie apparaît soudain toute entière et se déroule. En une minute, on revoit son enfance, sa jeunesse... et là-bas, vers la patrie, la France lointaine, le foyer où veille solitaire une mère aimée, la pensée s'envole et s'arrête...

* * *

Que sont devenus les enfants ? Sur la quille du canot emporté, ils n'étaient plus que deux ? Les autres sont-ils morts, ensevelis dans le torrent ?

Il est 2 heures : au-dessus de ma tête, le soleil brille implacable. J'appelle, je crie ; dans le tumulte de la chute, tout est étouffé, et dans la forêt silencieuse, le fracas de l'eau domine, écrase tout...

Et enfin, après de longues, de mortelles heures d'attente, le soir vers sept heures, j'entends une voix qui m'appelle. O joie profonde c'est un de mes enfants... il m'avertit de me préparer, de faire bien attention ; au-dessus de la chute, un canot indigène s'apprête à la franchir pour me happer au passage ; le signal est donné ; le canot passe comme un trait à côté de moi ; j'ai juste le temps de me cramponner à une pagaie que me tend un des rameurs et deux minutes après, sain et sauf, j'étais déposé au rivage !

C'est égal ! quelle triste nuit nous avons passée : deux enfants sur six étaient là ; vite, ils étaient remontés au village voisin, et là, après de longues délibérations, on avait décidé de venir à mon secours ; 10 francs, tel fut le prix que fut estimé ma peau et son contenu... 10 francs, ce n'est pas trop assurément.

Quelle nuit ! Le canot ? A la dérive... Nos caisses ? Au fond de l'eau... A 11 heures, deux autres enfants nous reviennent ! Avec nos vêtements mouillés, près d'un maigre feu, nous attendons transis...

Le lendemain matin, les deux autres reviennent enfin, et pour ne pas vous ennuyer plus longtemps avec cette triste aventure, le canot se retrouva, quelque peu brisé, mais encore de bon service, les caisses furent repêchées toutes, mais en quel état, grand Dieu !

Bref, nous ne perdîmes à l'aventure que la moitié de nos bagages, et si nous gagnâmes maint "bleu" persistant, l'essentiel était là, et nos têtes d'aplomb sur nos épaules

Pouvaient encore fixer, dans le bleu firmament,

l'étoile rayonnante de l'espérance.

Mais c'est égal. Ah ! mon pauvre bréviaire, et toi, chapeau à larges bords, vaillant compagnon, ami fidèle des bons et des mauvais jours,

Oncques ne vous verrai plus !

XXXII.—Biéri, le Dieu national.

Bôle est un charmant village, tout propre, bien bâti, presque élégant. Chaque matin, tous les hommes, chef en tête, balayent le devant de leur case et sabrent impitoyablement toute herbe indiscreète qui se hasarde à lever la tête dans un coin quelconque.

A Bôle, on n'est pas fanatique, et plus facilement qu'ailleurs, on m'y a montré et laissé examiner tout à mon aise, *Biéri*, le grand fétiche, le Dieu national.

Souvent, on désigne sous ce nom de *Biéri*, et les Fang le font du reste eux-mêmes, tout un ensemble de boîtes, crânes et statues, fort différents au fond cependant.

Dans un coin retiré de la case pahouine, souvent dans la deuxième chambre, chez les guerriers, les vieux chefs surtout, vous trouvez une vaste boîte ronde, haute parfois de près d'un mètre, faite d'une écorce spéciale, roulée et cornée. A l'intérieur, si vous avez la curiosité de l'ouvrir, vous trouverez cinq, dix, quinze, vingt crânes, parfois dans un état de vétusté, de délabrement plus ou moins avancé, veuf l'un d'une molaire, l'autre d'une mâchoire entière, mais tous uniformément barbouillés de rouge.

Cette boîte, c'est le sac aux parchemins, le chartrier de nos Fang ! Chacun fait ce qu'il peut en ce monde ! Quand meurt le chef de famille, son fils aîné, après maintes cérémonies que nous verrons plus loin, détache soigneusement le crâne du mort, et le place ensuite dans la boîte d'écorce où, barbouillé de rouge, il va rejoindre les aïeux et attendre son successeur.

Le fils cadet, lui, n'aura rien ; c'est son affaire de fonder une famille, de léguer à un fils le premier crâne d'une future lignée. Il ne s'en préoccupe guère et après tout, il a bien raison, cela viendra bien tout seul.

Et il arrive ainsi que certains chefs de vieille famille-descendants en ligne directe, ont dans leur ossuaire quinze ou vingt crânes dont sans hésitation aucune, ils vous disent le nom, les hauts faits, la gloire. Chaque Fang connaît ainsi sa généalogie. Parmi nous autres, fiers de notre supériorité, combien seraient embarrassés de dire le nom de leur arrière-grand-mère !

Au-dessus de cette boîte on place souvent une grossière et hideuse statue, taillée à grands coups de hache dans un

informe tronc de bois noir. Cela, à proprement parler, c'est Biéri, le Dieu national, le fétiche universellement redouté des non initiés, la statue, la représentation du Dieu invisible du mal, celui qu'il s'agit de se concilier, auquel de temps à autre, aux époques de pleine lune surtout, on offre, dans un coin reculé de la forêt sombre, les victimes du sacrifice.

Le *Biéri*, c'est le Dieu fort, le Dieu puissant, le *Teutatès* de la tribu, l'*Odin* de nos farouches guerriers. Dieu d'importation récente, dû aux Ye-Ugol, vous racontent les vieux, il a primé partout l'antique léopard, le hiératique crocodile, jadis universellement adoré, et aujourd'hui relégué au second plan avec les idées d'autrefois, Dieu tombé dont se souviennent à peine, en quelques fêtes nocturnes, quelques vieux, reste d'un passé qui s'en va s'effaçant, lentement oublié.....

Biéri, c'est le Dieu national Fang !

Nous avons donné dans un chapitre précédent, quelques idées tendant à prouver l'affiliation, sinon l'origine égyptienne du peuple Fang. L'antique religion des Fang viendrait encore ajouter sa note à cette assertion.

XXXIII.—L'initiation au Biéri, une fête de Mélan.

Bôle était en fête. Nous tombions à merveille : non qu'il fût question de kermesse ou de foire, de marché ou de pardon : pas de boutiques, pas de saltimbanques, pas les moindres petits "chevaux de bois", il s'agissait seulement d'une initiation au Biéri, d'une fête de Mélan.

Biéri en effet est un Dieu jaloux. Si à ses adeptes, il réserve de nombreuses faveurs, celle entre autres de pouvoir manger de la plupart des viandes (chose absolument interdite aux non initiés), il est au contraire sans pitié pour ceux qui ne le connaissent pas. Ils sont rares au reste, ceux-là. Et lorsque les jeunes gens ont subi avec succès les diffi-

ciles épreuves de la circoncision, vient ensuite l'heure longtemps désirée par eux de l'initiation du Biéri.

Peut-être, en cette occurrence, le vieux chef de Bôle eût-il désiré nous voir ailleurs. Fort courtois néanmoins, il n'en fit rien paraître et même poussa la complaisance jusqu'à nous inviter à la fête. Ce jour-là, trois jeunes gens dans la force de l'âge et une solide matrone devaient affronter les dernières épreuves de l'initiation.

Une dizaine de jours avant la fête, les préparatifs ont commencé. Chacun rivalise de zèle, car de nombreux étrangers viendront honorer le village de leur présence. Sabre en main, pipe à la bouche, tous ont soigneusement gratté l'unique rue du village, sablé le seuil de leur porte, comblé les trous où les pluies d'orage aimaient jadis à séjourner. Puis, proche du village, on a préparé dans la forêt un vaste espace circulaire avec sièges rustiques tout autour. Au fond, se dresse une case : trois côtés en sont hermétiquement fermés ; le quatrième, celui qui fait face à l'assistance, est entièrement tapissé de pièces d'étoffe rouge, laissant en leur milieu un espace rectangulaire de un mètre de largeur sur quarante centimètres de haut. Le tout, à vrai dire, offre une étrange analogie avec certains théâtres forains.

Les jours suivants, les étrangers arrivent ; chaque famille a ses hôtes, ripaille générale, vigiles de la fête, ce ne sont que " noces et festins " : l'odeur des bananes rôties se mêle à celle des maniocs ; partout vous voyez d'énormes corbeilles remplies de patates, de champignons, de fruits divers ; bombance partout, c'est fête au village !

Le tantam a retenti : tout le monde se groupe dans la case principale, les hommes dedans, les femmes dehors, les enfants juchés, partout ; les animaux destinés à la fête font leur entrée. Bôle s'est distingué et sa fête comptera dans les annales : trois cabris et un bélier sont offerts par le village aux hôtes qu'il héberge. Au plus distingué, on présente le couteau d'honneur. Sur des feuilles de bananier, large et

verdoyant tapis, les animaux sont amenés, les vases destinés à recevoir le sang sont tout prêts et, quand le signal retentit, dans la gorge palpitante des victimes, le couteau du sacrificateur s'enfonce.

La bête se débat, gémit et tombe ; le sang est immédiatement recueilli et mis à part, les morceaux les plus tendres sont enveloppés dans une feuille de bananier ; c'est la part des vieux, des chefs, de ceux dont les dents usées ou absentes ne peuvent plus déchiqueter la viande. Puis, lorsque tous les animaux ont été dépecés, les morceaux sont réunis et enfermés dans une eau spéciale ; jusqu'au lendemain, ils resteront là, inviolables. Dans le village, les danses ont commencé.

* * *

Le troisième jour, au matin, le guerrier chargé de garder la viande, ouvre la porte de la case et devant tous, fait constater que nul morceau ne manque à l'appel : la confiance est une si belle chose ! Au milieu du village un vaste récipient est rempli d'eau : c'est généralement une auge à manioc ; chaque morceau est successivement passé dans cette eau, grossièrement lavé, puis enveloppé, avec divers condiment dont le piment est la base essentielle, dans une feuille de banane repliée et fermée en haut. La même eau doit servir à tous : interdiction absolue de la changer.

Quand tous les morceaux ont successivement passé dans ce bain, on amène solennellement les Fang qui doivent être initiés ; et, à tour de rôle, ils lavent leurs pieds et leur tête dans cette eau lustrale ; puis, au milieu du village, ils prennent place sur des sièges en bois, préparés d'avance. Devant eux, alors, on apporte le *mélan*.

Le *mélan* est un arbrisseau, croissant de préférence sur les pentes rocheuses des collines ; sa taille dépasse rarement trois mètres. Sa fleur est jaune d'or rayée de rose ; son fruit est rouge. Le bois en est jaune, très amer ; l'odeur vireuse, est très fortement prononcée.

Le bois seul est utilisé : on le recueille précieusement ; coupé en petits morceaux, il est entassé dans des corbeilles et séché lentement. Au jour de l'initiation, on apporte devant chaque aspirant un panier rond, contenant environ un kilogramme de la précieuse substance. Vers midi, quand le soleil a *perdu* son ombre, suivant le dicton Fang, la cérémonie commence. Aussi vite qu'il peut, chaque futur initié absorbe le contenu de son panier. Au bout d'un quart d'heure à peine, les traits commencent à se contracter, les lèvres noircissent, la sueur coule abondamment de leurs fronts, puis soudain les yeux tournent, le blanc s'injecte de sang, et déjà ils ne reconnaissent plus personne. Machinalement, néanmoins, ils continuent à manger, semblable à des automates. Autour d'eux, parents et amis ont fait cercle. . .

Vers cinq heures environ, tous ont fini : ils restent quelques instants immobiles, puis tombent sans un mouvement. L'aspect des patients est très caractéristique : les membres contractés, sont absolument raides : vouloir les plier serait les briser ; les lèvres sont couleur d'encre ; des yeux on ne voit plus que le blanc ; ils sont insensibles aux piqûres ; une torche ardente appliquée à leur flanc ne les fait pas même tressaillir, et leur peau a revêtu une teinte jaune citron très accentuée.

On les emporte dans une case : pendant quarante-huit heures, ils y dormiront sans un mouvement, sans un soupir, puis au bout de ce temps, on les voit l'un après l'autre se relever sur leur couche et promener autour d'eux des regards hébétés. Dans le cas présent, la femme et l'un des hommes s'étendent de nouveau sur leur couche et s'endorment, mais cette fois c'est pour toujours ; ils ne se réveilleront plus : leur fête pour eux n'aura pas de lendemain.

Cependant, le village est en liesse ; partout, la viande des victimes fume et grille sur les foyers improvisés : on se gorge de victuailles, l'eau-de-vie coule à flots, les plus pauvres s'offrent un broc de vin de palme, et la nuit entière au son du tantam, le village danse, c'est la fête du Biéri.

Les patients se sont enfin réveillés. On les frictionne doucement, on les lave ; une boisson rafraîchissante leur est offerte ; c'est de l'eau rougie et acidulée par l'aigre fruit du *mdout*. En revanche, on leur refuse impitoyablement à manger. Ils quittent la case, où, depuis les dix jours préparatoires à la fête, ils vivaient ensemble, supportant un entraînement spécial. Suivis de tous les initiés, ils se rendent dans la forêt, devant la case préparée. Un petit gong en métal fait retentir les clairières de ses *to to to*. Nul ne doit plus être admis.

La cérémonie commence alors : les crânes des ancêtres ont été apportés. Devant tous, les mystères les plus secrets du *Biéri* sont révélés. Par trois fois, un homme passe devant les futurs initiés et mettant la main devant leurs yeux, leur fait jurer silence éternel sur ce qu'ils vont voir et entendre. Après chaque promesse de nouveaux secrets sont dévoilés : au milieu du rideau, dans l'espace laissé libre, une tête grimace, s'agit, parle, se tourne et se retourne : elle représente le Dieu, le *Biéri*. Puis chaque chef de famille reconnaît les crânes qui lui appartiennent, les nomme et fêchit le genou devant eux. Chacun se retire au village : désormais les initiés ont le droit de tout manger, même et surtout de l'homme.

La fête recommence : afin de se tenir éveillés, tous ont absorbé un peu de *mélan*, et désormais pendant de longues heures, c'est une ivresse, une orgie sans nom...

XXXIV. — Une fête chrétienne au village.

GRAND MESSE ET PREMIÈRE COMMUNION.

Pour nous remettre de cet accueil, tant soit peu ironique, nos chrétiens s'empressèrent de nous faire fête : ils sont au reste assez nombreux dans ce village, et Edouard Ekomie,

leur catéchiste, est assez dévoué. A un précédent voyage, j'y avais baptisé une dizaine d'adultes et ils avaient été préparés, tant bien que mal, à la première communion.

* * *

Ainsi, dès le lendemain, grande fête au village. Au programme, grand'messe, communion et fraternelles agapes. Dès le matin, nos chrétiens se sont mis à l'œuvre. Dans une vaste clairière, au centre de quatre palmiers, dont les longues frondaisons retombantes simulent un gothique sanctuaire, nos hommes ont dressé l'autel : simple, modeste, bien peu orné, mais touchant, oh ! combien, dans sa pauvreté de Bethléem ! Et autour, quelle merveilleuse ornementation ! Orchidées splendides aux corolles laciniées en ailes de papillon, en scarabées étranges, en insectes inconnus, mousse aux tons d'un vert éclatant, bananiers aux larges feuilles, toute la végétation de l'Equateur dans sa richesse extraordinaire de tons, de formes, de couleurs !

* * *

Au lever du soleil, au milieu du grand silence, je revêts les ornements sacrés ; agenouillés tout autour, les chrétiens récitent les si douces paroles de l'*Ave Maria*, et suave glisse sur leurs lèvres la salutation de l'Ange, sur leurs lèvres habituées jusqu'ici aux rauques accents de leurs sauvages-mélopes.

La messe a commencé : un de nos chrétiens entonne le *Kyrie Eleison*, celui de Dumont, s'il vous plaît, puis succèdent le joyeux *Gloria*, le majestueux *Credo* ; autour de nous, les païens s'étaient groupés ; ravis, ils écoutent ces chants que jamais encore ils n'avaient entendus, et pas un d'eux certes n'oserait bouger. Tout pour eux est si beau, depuis ma chasuble, qu'émerveillés, ils contempilent d'un œil ébahi,

jusqu'au moindre ornement. Tout cela pour eux, c'est du nouveau, du stupéfiant.

Après le *Credo*, je leur adresse, à eux et à mes premiers communicants, une longue exhortation, écoutée avec un recueillement que bien souvent j'eusse désiré en France !

Puis la messe continue. Et tandis que le servant, dans le calice, m'offre l'eau et le vin, soudain, légère interruption. C'est un vieux de la tribu qui s'est levé : il me tire par la manche, et, me présentant sa vieille calebasse :

“ Dis donc, minissé, j'ai soif, moi aussi, ne m'oublie pas ! ”

Un instant de gaieté vite réprimée, le vieillard se retire tout honteux et peu satisfait et la messe continue.

* * *

Oh ! qu'elles sont belles, ces messes au désert, quand pour la première fois, en ces lieux où jusqu'ici, sans conteste, en maître absolu, régnait le démon de la Guinée, Jésus daigne descendre et prendre possession de la terre africaine et de nos cœurs qui, de toute leur force, aspirent à être à lui seul, non, à être lui !

Il a commencé, ce cantique si doux, ce chant de la première communion, qui jadis, en un même jour, dans la vieille église du village, faisait palpiter nos cœurs et frémir d'amour toutes les fibres de notre âme :

Il est à moi, celui que mon cœur aime !

O Jésus, mon Jésus de ma première communion, vous êtes bien partout le même !

Et ils s'avancent, les chers convertis. Sur leurs lèvres entr'ouvertes, je dépose l'hostie sainte ; sur leurs joues coulent de douces larmes et les miennes s'unissent aux leurs. Ils se retirent absorbés dans leur joie, la messe continue et s'achève enfin au milieu de l'allégresse générale. Ces jours-

là, oh ! certes non, ils ne s'oublient jamais ! Ce sont de ces joies qui vont droit au cœur du missionnaire, et lorsqu'il s'étend sur son dernier lit de repos, si sa tâche n'est pas terminée, il peut s'écrier du moins :

“ Seigneur, je voudrais travailler encore, je n'ai rien fait, mais, du moins, je vous ai fait aimer un peu plus ! ”

Et il s'endort heureux !

La messe finie, en de fraternelles agapes, autour de nous, les chrétiens s'étaient groupés. Le repas fut simple, sans apprêts, mais gai, et mon Ignace résumait bien notre impression à tous en s'écriant le soir : “ Des jours comme ça, n'en faudrait tous les jours ! ”

XXXV.—Double baptême.

La famille qui nous avait reçus, celle de mon estimable ami Mbobefam, était en fête : après deux ans de mariage, Ada avait enfin donné un héritier à son époux, mais il s'agissait de le recevoir dans la vie, de lui choisir un nom.

Peu solennelle est chez nos païens cette cérémonie. Plusieurs fois déjà, il avait été permis d'y assister ; mais cette fois-ci, un honneur plus grand m'était réservé : Mbobefam, me tirant à l'écart, m'avait proposé discrètement de donner un nom à l'enfant et, à son grand étonnement, j'avais accepté. Le parrain, en effet, si parrain il y a, est tenu de se montrer généreux : au père, il doit offrir de l'eau-de-vie ; à la mère, un pagne neuf ; à l'enfant, large comme deux doigts d'étoffe. Avec un franc cinquante, on peut s'en tirer, et l'on a l'avantage d'être bien reçu ensuite par un tas de gens. . .

Le bambin fut apporté au milieu de la cour et déposé, revêtu de son simple justaucorps de peau noire, dans une large feuille de bananier, fraîchement coupée, sans déchirure aucune (plus tard nous étudierons le sens de ces rites), puis lavé dans une eau qu'on venait de puiser. Le père se

retire alors à l'écart ; les matrones tour à tour viennent prendre de l'eau dans un vase placé à côté de l'enfant et l'en aspergent de quelques gouttes. Quand toutes ont passé successivement, l'oncle de l'enfant vient à moi et me demande le nom que je veux donner à l'enfant. Souvent, on lui attribue alors le nom d'un des ancêtres ; parfois celui d'un événement important qui vient de se passer, même celui d'une plante ou d'un animal. C'est ainsi qu'Ignace, mon Ignace, celui que vous connaissez bien, se nomme orgueilleusement Nze, le Tigre, et n'en est pas plus fier pour cela !

Ce jour-là, c'était la fête de saint Rufin : ce fut le nom que je proposai. Chacun s'escrimait de son mieux à le prononcer, et à l'unanimité, étant fort difficile à dire et surtout fort étrange, on s'accordait à le trouver fort beau. Quand je vous dis que chez nos Fang !!!.. Et le père, relevant alors le bébé, le prit entre ses bras et s'adressant à toute l'assemblée :

“ Il s'appellera Lufi ” dit-il, et tout le monde, enthousiasmé, répéta :

“ Il s'appelle Lufi. ”

Et, à mon tour, m'adressant au père :

“ Il sera mien, n'est-ce pas, Mbobefam ? ”

— Oui, certes, Minissé, et dès qu'il sera grand, je te le donnerai pour que tu en fasses un blanc comme toi !

— Bien, lui répondis-je, je vais donc lui donner ma marque. ”

Et prenant à mon tour l'eau lustrale, je la bénis, et la versant sur le front de l'enfant : “ Rufin, lui dis-je, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. ”

Et après cela ?.. Après cela, nous avons bu à la santé du nouveau né, rebu à la santé du père, un *Gloriu* en mon honneur, une rincette pour la mère, une surincette pour la grand'mère. Que sais-je encore. Bref, tout le monde fut content, même Rufin qui me souriait déjà en suçant son pouce...

XXXVI.—Extrême-Onction et Confession d'après le rite païen

Nzogo était malade ! Et longtemps, en vieux Normand qu'il était (ou digne de l'être), il avait hésité entre sa douleur et son intérêt. Les médecins sont chers, en pays Fang, et même ailleurs ! Mais enfin, tellement vives devinrent les douleurs, que Nzogo s'était décidé et, depuis hier, on attendait le féticheur !

Coups de tam-tam, pan, pan, pan. Nzogo pâlit et s'agite sur sa couche, blanc de frayeur : le féticheur est là, Nzogo, mon ami, il faut te décider !

Dans la forêt, la veille, Mba, fils du malade, a défriché un vaste espace circulaire. C'est là que, porté par les pieds et les mains, on amène mon Nzogo.

Grave, couvert d'oripeaux, le regard concentré, ainsi qu'il convient à un illustre docteur, le sorcier prend un morceau de bois rouge consacré, s'en sert pour faire au-dessus du malade, autour de sa tête, de ses membres, des passes diverses et compliquées. Il râcle ensuite un peu de son bois rouge, en prend une pincée et le lui met dans la fosse du cou, râpe une nouvelle pincée, la prise lui-même et en fait priser au malade ; puis, prenant de l'eau, l'asperge par quatre fois, en croix.

D'aucuns traiteront ces rites de simagrés ridicules ; pour moi, avec le sérieux qu'y mettent les acteurs, je ne puis m'empêcher d'y trouver une certaine grandeur. Sont-ce là des restes de la religion primitive ? ou plutôt les rites d'une religion inspirée par un Esprit jaloux du Créateur ? A d'autres de résoudre la question !

Les hommes du village, cependant, jusque-là spectateurs attentifs, se mettent en marche processionnellement, l'un derrière l'autre, et vont à un arbre de la forêt cueillir chacun une feuille, ils reviennent et la déposent tour à tour dans une corbeille que leur tend le sorcier.

Les bras étendus, il fait alors une nouvelle adjuration, invoquant successivement les Esprits de l'air et les Esprits de l'eau, ceux des forêts et ceux des rivières ; avec la poudre du bois sacré, rendue plus épaisse à l'aide de quelques gouttes d'eau, il oint le malade sur le haut de la tête, au front, sur le dos, à l'intérieur des pieds et des mains. Ce rite est général et les réminiscences d'un de nos sacrements sont évidentes. Pourtant, impossible assurément, d'y voir une imitation datant de notre arrivée en ce pays. Alors ? Mystère !

Le malade est pris en ce moment par quatre hommes robustes et transporté plus loin sur un lit d'herbes préparé d'avance. Au milieu du silence général, sur l'ordre du féticheur, Nzogo est alors invité à dévoiler les méfaits les plus secrets de sa vie. Et tout honteux, mon bonhomme s'accuse : il a menti, tué un homme, volé ses amis, entraîné deux ou trois femmes. Oh ! quel bandit ! Mais aussi il a fait un peu de bien, donné à ses amis franche hospitalité ; il leur a même prêté sa femme, il a recueilli les enfants de son frère, et, — qui est mieux que tout, les bravos de l'assemblée en témoignent, — il a pillé à fond une factorerie tenue par les Blancs. Je ne puis même arriver à distinguer si, par un hasard malheureux, les Blancs... Oh ! il n'y aurait pas même de mal !

Enfin, c'est fini ; Nzogo a mis à nu les secrets de son cœur et le féticheur s'estime satisfait. Les adjurations recommencent, dans le même ordre qu'auparavant. Puis la scène change. Des feuilles de bananiers, les plus larges qu'on a pu trouver, ont été cueillies. Avec quatre troncs de bananier, on les relève, de façon à former une sorte de bassin que l'on remplit d'eau. Nzogo est apporté et couché tout de son long dans cette baignoire improvisée. Pour une raison ou pour une autre, je constate qu'il a fait une forte et longue grimace. En cercle tous les assistants tournent autour de lui, chantant à tue-tête. Seul, le sorcier est resté auprès de son malade. Il le quitte alors, va à l'arbre désigné, prend une

feuille, revient près de Nzogo, crache sur sa feuille et la dépose dans le bain. Un à un, en silence, tous l'imitent. Nouvelle adjuration du sorcier. Et par trois fois, coupées par une nouvelle adjuration, la même cérémonie recommence. Une quatrième fois, tout le monde se met en branle ; mais, cette fois-ci, plus de feuille d'arbre, plus de salive : chacun s'approche du malade et, par trois fois, souffle sur l'eau. Nzogo paraît préférer ce dernier mode. A ce moment, le sorcier saisit sa longue corne d'antilope où sont enfermés ses fétiches. Il parcourt successivement chaque endroit de la clairière, soufflant, dansant, adjurant. Particulièrement longue est cette partie de la séance ! Il revient enfin à son malade, râpe de la poudre, s'en couvre le visage et en met dans le bain, remue et arrose le patient.

Sur un signe du sorcier, un mouton lui est alors amené ; d'un seul coup, suivant la règle, il tranche la tête de la malheureuse bête (pour un chef puissant, un homme remplace le mouton), le sang est recueilli dans trois petits chandrons, et le contenu de chacun est versé dans le bain à trois places différentes. Le mouton est fendu en deux et tout chaud encore appliqué sur le malade. Avec son bâton magique, le sorcier agite le bain : on enlève alors le mouton, le malade est soigneusement lavé dans le bain, puis ramené dans sa case.

Finie la cérémonie ; l'animal est mangé, et Nzogo, guéri... s'il a eu bonne volonté. Sinon ? sinon, c'est à refaire ! le féticheur ne demande pas mieux : au prix d'un nouveau mouton, Nzogo aura son nouveau cataplasme.

Et s'il ne guérit pas ? Dame, c'est qu'il est incurable. A qui la faute !

XXXVII.—Promenade en forêt.—De chute en chute.

Pour exécuter le programme tracé plus haut, un voyage en forêt s'imposait. Soit ! nous prendrons donc par la forêt.

Joyeux, oublieux des dangers passés, nous voilà en marche, caisses sur la tête, fusil à l'épaule, dès le soleil levant. Quelles sont belles, ces grandes forêts africaines et combien aussi de secrets recèlent encore leurs flancs ! Ici, c'est l'athné, arbre magnifique, au sombre feuillage, dont le suc corrosif attaque les vêtements, mieux encore, les gouttes d'eau qui ont séjourné sur ses feuilles, corrodent et brûlent la peau, semblables à l'acide sulfurique. Plus loin, c'est un champignon qui tapisse le sol humide de la forêt : le pollen imperceptible qu'il laisse échapper au moindre choc, détermine sur le pied nu de nos noirs, une éruption douloureuse. Dans le lit des ruisseaux, entraîné par le courant, un fruit énorme, en forme de boule, roule et se heurte aux rives ; double est son emploi : la mousse qu'il produit sert à laver le linge et son suc exprimé étourdit et enivre le poisson qui se laisse ensuite saisir et pêcher facilement.

Bordant le lit sinueux des ruisseaux qui courent à travers la forêt, c'est une plante originale que nous rencontrons plus fréquemment. Plus loin, c'est une fleur non dénommée encore, et d'autres encore, dont la plupart porte le nom du P. Klalme, le pieux et savant missionnaire qui, depuis si longtemps, occupe ses trop rares loisirs à l'étude de la flore gabonaise. Dans le lit des ruisseaux, des amaryllidées dressent leurs larges corolles blanches à la suave odeur, et sous nos pieds, fleurettes éclatantes, mousses de toutes les espèces, dressent ou courbent leurs têtes et semblent, dans le grand silence de la forêt, exhaler leurs parfums pour chanter les louanges de l'invisible Créateur.

Puis, quittant les vals profonds, le sentier sinueux monte

lentement vers la montagne, et quand nous arrivons en haut, c'est un vrai cri d'admiration : de là, nous apercevons un horizon immense. Ici c'est la mer, miroitant sous les feux du soleil, là ce sont les monts sourcilleux du Moning, plus loin, c'est la forêt sombre, pareille à l'Océan, puis des clairières, des villages, et des hommes, petits, si petits qu'ils ressemblent à des fourmis, Et nous autres, nous planons, ivres d'admiration, d'espace, de grandeur.

Oh ! mon Dieu, que vos œuvres sont belles : *mirabilis in altissimis Dominus !*

* * *

Et cependant l'admiration se lasse. Assis sur un tronc d'arbre, ne serait-il pas temps de prendre une modeste réfection ? Tout est préparé, et le déjeuner s'achève gaiement au milieu des éclats de rire, des bons mots, des plaisanteries plus ou moins réussies.

* * *

Deux vieilles femmes, cependant, m'ont, dès le matin, demandé humblement la permission de se joindre à notre cortège. Elles se rendent au même village que nous et ont été heureuses de cette occasion de faire le chemin sans danger.

Elles ne me quittent pas des yeux, cependant, les deux bonnes vieilles, et dans leurs regards, dans leurs traits, dans leur bouche, qui semble toute prête à s'ouvrir pour parler, il me semble voir un désir..... Que peuvent-elles bien rêver ?

Un des enfants, cependant, a été longuement leur causer. Puis, revenant vers moi :

“ — Sais-tu ce qu'elles voudraient bien, Père, les deux vieuses ?

“ — Non, certes.

“ — Ah ! c'est difficile à dire.

“ — Eh ! bien...

“ — Passer la main dans tes cheveux.... ”

Allons, qu'à cela ne tienne ! Et m'approchant des deux vieilles, interdites et charmées, je leur prends la main et les invite à passer les doigts dans mes cheveux. Quels “ Imé ” de satisfaction, en les sentant couler fluides, doux, si différents de leurs petits tire-bouchons ! Mais comme je me suis bien vengé après cela : deux jours durant, nous leur avons parlé religion ! Et aujourd'hui ?... Aujourd'hui, elles sont bonnes chrétiennes et ferventes pratiquantes.

Ce que c'est que de se laisser passer la main dans les cheveux !

* * *

Le repas achevé, on redescend la colline, on en remonte une autre, par vaux et par monts, la route se poursuit : tantôt sur un tronc d'arbre glissant, il nous faut passer un ruisseau ; les noirs, pour s'aider, ont pratiqué dans le bois de légères entailles, où leur orteil se cramponne ; moins habile, le missionnaire hésite et... prend un bain ; tantôt, sur des pierres branlantes, lentement avec précaution, nous franchissons un autre courant d'eau, et le résultat est invariablement le même... un bain.

On continue ainsi, de chute en chute, de bain en bain ; enfin, à force de tomber et de se relever, de mettre un pied devant l'autre et d'ahaner tristement, on finit par toucher au but : plus qu'un effort, et nous serons au village. Mais, ô déception, un large cours d'eau nous en sépare encore, et pour le traverser, le charmant pont pahouin : un arbre jeté en travers. Allons, il faut se résigner : pas moyen de se jeter à la nage, les berges sont trop abruptes, mais ce tronc d'arbre est si glissant ! les gamins me regardent, passent, repassent et rient, et enfin... je passe aussi. Sancho Pança, de glo-

rieuse mémoire, fit jadis, en son gouvernement, une triomphante entrée, monté sur son âne. Je l'ai imité, et dans ce beau village, un peu moins triomphante fut mon entrée, monté sur mon arbre à califourchon. . . . Et tout le monde riait, même les derniers morveux, ceux mêmes qui ne se mouchent pas encore. Ah ! il est de ces choses qui vous ennuiant, en ce bas monde !

XXXVII.—Quelques mots encore, puis oublions sorciers et sorcellerie, féticheurs et fétiches, magie noire., et blanche.

Et avec ce court chapitre, clôturons, si vous le voulez bien, cette seconde partie où nous avons étudié ensemble la religion satanique, son culte, ses adeptes.

De cela, au fond, que faut-il penser ?

Les sorciers d'abord ?

Eh bien ! mon intime conviction est, en premier lieu, qu'il y a moins de sorciers qu'on veut bien croire : j'entends sorciers sérieux. Parmi eux, beaucoup font métier de tromper le vulgaire, vivent de quelques tours de passe-passe, de quelques secrets, de leur science plus ou moins grande des poisons. Ceux-là, ce sont les exploités. A côté d'eux et agissant parallèlement, les vrais sorciers, ceux qui ont affronté les épreuves sataniques : parmi eux, des naïfs, des convaincus, et aussi des malins.

Des naïfs. Ceux-là restent aux derniers rangs et ne font pas grand mal. Fiers de leur titre, ils rappellent par plus d'un point nos francs-maçons qui entrent dans les loges pour le plaisir d'être dans une société secrète, de planer au-dessus du vulgaire. . . .

Des convaincus. Ceux-là sont persuadés de leur mission.

Ils prennent au sérieux et font en somme le plus de mal possible

Et puis, au-dessus de tout cela, des malins qui font marcher toute la machine et manœuvrer ceux qui sont au-dessous d'eux comme des pantins dont on tire la ficelle. Ils sont peu, ceux-là : il y a quelques années, ils étaient, à ma connaissance, trois seulement, trois recrutés parmi les hauts chefs du quatrième degré et, sur leurs ordres, la résistance s'accroissait ou diminuait sur certains points. Ceux-là savent-ils ce qu'ils font ? Oui certes, ils le savent. Mais qui les dirige ?... Leur rite est satanique, satanique leur culte, supraordinaire au moins... Et puis; après cela, tirez la conclusion... Ce que l'on ne peut en tout cas leur refuser, c'est une connaissance intime, approfondie d'une quantité de poisons, de leurs effets, des moyens de les graduer, de les diluer, d'en suspendre les effets pendant des mois, des années...

Et maintenant, le culte ? Nous l'avons vu ensemble Le Dieu ? Nous le connaissons. Quelle conclusion à tirer ? Oh ! une bien simple. Il faut lutter, nous autres catholiques, lutter jusqu'à la fin et, par tous les moyens possibles, travailler jusqu'à la mort, à étendre en ce pays désolé le royaume du Christ.

Pour cela, que faut-il ?

L'aide des gouvernements ?... Nous nous en passerons. Si seulement ils nous délivraient des féticheurs, ce serait partie gagnée. Sans eux, nous réussirons cependant. Pas nous autres, certainement, qui combattons en ce moment-ci ; ce n'est pas possible. L'heure n'est pas encore venue.

Mais il se lèvera, le jour de la victoire. Quand maint d'entre nous, dans le sillon fécondé par ses sueurs et ses larmes, aura déposé sa vie comme graine, quand missionnaires, sœurs, catholiques, se seront offerts pour le salut de nos Fang, il se lèvera le jour de la victoire.

Et alors, j'en ai confiance, sur cette race régénérée planera

haut et ferme le signe de la Rédemption, la Croix de notre Jésus. Relevés, anoblis par le Christ, ils marcheront alors, les fils de nos païens d'aujourd'hui, à la conquête de leurs frères, encore dans la barbarie de leurs superstitions, et d'eux peut-être, pour nous un jour viendra le salut.

Il se lèvera, le jour de la victoire. A vous autres de nous aider : sans éclaireurs devant elle, une armée ne peut marcher ; sans armée derrière eux, que sont les éclaireurs ?

A vous de nous aider, de lutter avec nous, par vos prières, par vos aumônes, par votre charité. A vous. . .

Il se lèvera, le jour de la victoire. Haut les cœurs et en avant, toujours en avant, et encore en avant.

Veni, o Oriens, et illumina !

Déjà, là-bas, dans le ciel qui s'illumine de ses premiers feux, c'est l'aurore qui se lève blanchissante :

Veni, o Oriens, et illumina !


FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Missions d'Asie

VICARIAT APOSTOLIQUE

DU

Chan-Tong Méridional

 N transmettant la lettre suivante, le vénérable supérieur du séminaire de Steyl écrit :

“ Le 11 août, nous arrivait de notre Mission chinoise du Chan-tong méridional, le télégramme suivant : Grande persécution, moitié de la mission détruite. De plus amples détails manquent encore et ne peuvent nous arriver que dans quelques semaines ; mais nous avons lieu de craindre que dans l'est de la mission persécutée, le R. P. Freinademetz, vicaire général, et le R. P. Sténoz n'aient perdu la vie. Il y a quelque temps, une lettre privée annonçait qu'une tempête menaçait les chrétiens et que l'on devait être prêt à tout événement. ”

LA PERSÉCUTION

RAPPORT DU R. P. BUIS

DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE STEYL, HOLLANDE.

(Traduit de l'allemand)

La situation de la mission du Chan-Tong méridional est vraiment désespérée et la foi de nos néophytes est mise à

une rude épreuve. A peine admis dans le sein de l'Eglise, au lieu d'y trouver la tranquillité et la paix, ils sont en butte à une terrible persécution. Dépouillés de leurs biens et forcés de prendre la fuite, où se réfugieront-ils ? Même leurs amis, même leurs parents les repoussent, pour ne pas être englobés dans le mouvement hostile au nom chrétien.

Il est impossible de décrire la misère de ces pauvres gens. Ils ont dû chercher un asile, au hasard, de tous les côtés, sans entente préalable, de sorte que les membres de la même famille ne peuvent se retrouver.

* * *

A l'instant où j'écris ces lignes, m'arrive un néophyte de Choolidschuang, les yeux rougis par les larmes. Il se jette à mes pieds :

“ — Ah ! mon Père ! affreux ! affreux !

“ — Ta famille vit-elle encore ?

“ — Tous les membres de ma famille sont encore vivants ; mais de quoi devons-nous vivre ? Tout nous a été pris, il ne nous reste pas un grain de blé. On a enlevé notre bétail ; on a défoncé le toit de notre maison, arraché les portes et les fenêtres, renversé les murailles. Il n'y a plus que des décombres !!! Mes enfants et mon pauvre vieux père ont été emmenés je ne sais où ; je pleurerai sur eux jusqu'à ma mort.”

Le brave chrétien qui me donnait ces navrants détails, suffoqué par l'émotion, aveuglé par les larmes, ne put m'en dire plus long. Autrefois il était riche, et maintenant il est aussi pauvre que Job.

A peine avait-t-il achevé son récit que plusieurs femmes chrétiennes arrivèrent. Elles aussi avaient été chassées de leur foyer et elles erraient depuis trois jours et trois nuits. Elles tenaient par la main leurs petits enfants. Ceux-ci, ne comprenant pas la tristesse de leur situation, manifestèrent en

me voyant une joie bruyante; ce qui parut être une consolation pour les pauvres mères.

Quelles paroles d'espérance donner à ces infortunées ? Je ne pus que redire ce que le patriarche Job répétait avec tant de patience : " C'est Dieu qui l'a donné ; c'est Dieu qui l'a repris ! " et j'allais ajouter : " Que le nom de Dieu soit béni ! " lorsqu'une mère me dit : " Que faire pour nourrir nos enfants et nous-mêmes ? "

Question pénible pour nous, car mes ressources sont épuisées et la fin de ces terribles épreuves est encore éloignée. Je ne puis donc que faire appel aux lecteurs en leur disant : " Aidez-nous et préservez-nous des horreurs de la famine. "

* * *

Comment dépeindre le spectacle qu'offre ma maison ! C'est un désordre indescriptible. Les appartements servent successivement de salle d'école, de salle à manger, de dortoir. Pas de lits; ce serait un luxe inutile, les planchers les remplacent. Lorsque le sommeil arrive le soir, chacun s'étend par terre sans quitter ses vêtements.

Vous auriez sous les yeux un spectacle bien propre à vous attendrir, si je vous conduisais dans les locaux où sont les mères et leurs enfants. Comment pourrions-nous retenir nos larmes en les voyant cacher leurs petits dans leur sein, avec des pleurs continuels ! La plupart avaient autrefois une situation aisée ; maintenant elles sont réduites à la mendicité.

La nourriture consiste en *zingbing*, gâteau fait avec de la farine de froment grillée sur une plaque en fer. Je distribue aux femmes et aux enfants les rations deux fois par jour seulement et, pour la plupart, c'est insuffisant.

Les hommes reçoivent 130 sapèques (35 centimes); c'est bien peu et cependant cette distribution m'occasionne journellement une dépense de 30 à 40 francs. Je ne pourrai pas la continuer longtemps, s'il ne m'arrive pas des secours extraordinaires.

Une preuve que la persécution est dirigée contre la religion catholique, c'est que toute personne qui renie la foi chrétienne peut rentrer dans ses foyers et ses biens lui son rendus.

Mais, Dieu merci, la grande majorité de nos chrétiens supporte vaillamment cette terrible épreuve.

“— Tu fais trop de convertis! me disait un jour le premier mandarin du Chan-Tong méridional, tu ne pourras pas prendre soin d'eux convenablement à cause de leur grand nombre et leur ferveur se relâchera.”

Je ne me laissai pas arrêter par le raisonnement captieux du haut fonctionnaire chinois; et la constance de nos néophytes au milieu de la tourmente me prouve que j'avais raison. Loin de s'affaiblir, pendant ces périodes de persécution, notre foi en Dieu ne fait que croître et se fortifier. Daigne le Divin Maître nous donner le courage de combattre avec une énergie toujours grandissante le bon combat et de supporter jusqu'à la mort, s'il le faut, les souffrances et les tribulations qu'il lui plaira de nous envoyer !

Saskatchewan

La MISSION de THUNDERCHILD

La lettre suivante contient des remerciements et de nouvelles prières. Les uns et les autres sont exprimés dans les termes les plus touchants et ne pourront qu'aller au cœur de nos lecteurs.

Lettre du R. P. Bruck, O. M. I.

Missionnaire à Thunderchild

Me veux vous présenter le troupeau confié à nos soins. Mon compagnon, le R. P. Cochin, s'applique, depuis de longues années, à transformer ces natures si longtemps réfractaires à toute civilisation. Ses efforts ne sont pas restés infructueux. Les travaux, les luttes, les souffrances, tout en épuisant ses forces, n'ont pas ralenti son zèle. Le récit de ses campagnes, aux temps héroïques, stimule les jeunes missionnaires et provoque leur ardeur.

J'appelle *temps héroïques* cette douloureuse époque de l'insurrection des Sauvages et des Métis en 1885, lorsque deux de nos Pères furent horriblement massacrés, plusieurs autres condamnés à une dure captivité, sept de nos églises et établissements détruits par les rebelles, qui prétendaient que les missionnaires faisaient cause commune avec le gouvernement.

Depuis, les Sioux, les Cris, les Assiniboines, sont revenus à des sentiments plus humains. Nous comptons parmi eux un grand nombre de chrétiens. Peu à peu leurs mœurs s'adoucissent : ils subissent l'influence de la religion ; ils s'éloignent des antiques superstitions qui déshonorent leur race. Est-ce à dire que tout soit parfait ? Non ; il nous reste encore de grands progrès à réaliser. Sans doute, nous n'avons plus affaire à des gens tatoués et barbouillés des pieds à la tête, n'ayant pour tout costume que des braies, avec une tête de castor surmontée de plume d'outarde en guise de bonnet, armés de formidables casse-têtes, de poignards et de haches, disposés à tuer un homme comme une mouche. Néanmoins ils conservent de mauvais instincts difficiles à détruire, des habitudes grossières, des goûts sordides, tous les défauts d'enfants mal élevés. Quelle patience ne faut-il pas au missionnaire pour dégrossir un peu ces blocs informes et leur donner un certain cachet de bonne éducation !

* * *

Voulez-vous les examiner de près ? Permettez-moi de vous introduire dans la loge où ils se réunissent pour apprendre les principales vérités de notre sainte religion.

Voyez-les accroupis sur le sol ou étendus le long des cloisons. Dans un coin de l'appartement vous apercevez d'abord, dominant toute la bande, un grand sauvage qui se croit les aptitudes d'un président de République. Il a, comme toujours, la pipe à la bouche. Ses longs cheveux noirs sont hérissés de plumes de hibou blanc ; il a les épaules garnies d'une demi-douzaine de grelots qu'il porte en guise d'épaulettes ; sa figure, bariolée de raies rouges, bleues, vertes et jaunes, lui donne un aspect redoutable ; somme toute, c'est un bon enfant. Tout borgne qu'il est, il a aperçu à portée de sa main mes bottes d'hiver, et le voilà en train de les essayer.

En face de lui, dans un autre coin de la case, un sauvage à peine vêtu s'amuse à natter ses longs cheveux avec une coquetterie qui rendrait jalouses vos grandes dames du *high-life*; trois anneaux pendent à chacune de ces oreilles, une belle plume d'outarde est plantée sur son toupet ; deux boîtes de fer blanc défoncées lui servent de bracelets. Malheureusement c'est un pituieux sans mouchoir. Gare aux voisins, car ces deux doigts fonctionnent avec une dextérité peu commune !

Voici un vénérable de 75 ans, qui a le génie de l'invention. Son regard d'aigle a sondé les coins obscurs du local et a découvert, dans une encoignure, une vieille paire de lunettes auxquelles il ne manque que les verres. N'importe ! le vieillard les ajuste sur son nez, s'empare d'un livre qu'il tient à rebour, agite les lèvres et articule des sons inintelligibles, les autres le regardent ébahis et lui décernent un brevet de capacité. Quel dommage qu'il ait caché sa science si longtemps ! on l'aurait proclamé chef de la tribu.

Je vous fais grâce des autres détails. Mon récit m'entraînerait à des descriptions trop réalistes. Vous verriez tout près de ma table un brave chasseur plus attentif à rechercher dans l'épaisse chevelure de son fils un gibier dont il semble friand, qu'à écouter les conclusions pratiques de mes instructions; de l'autre côté, une mère occupée à réparer les dégâts d'une catastrophe imprévue... Tout cela se fait d'après les règles des sauvages. Ils prétendent être à la hauteur de la civilisation européenne. Chaque pays a ses usages.

En réalité cependant, nous devons constater bien des progrès depuis une vingtaine d'années. L'amélioration au point de vue religieux n'est pas moins remarquable.

* * *

Avec les ressources qui nous sont arrivées, nous avons pu terminer notre chapelle provisoire et préparer les maté-

riaux de notre future église qui sera dédiée au Sacré-Cœur. Il nous tarde de commencer les travaux de construction, car ce serait un désastre si nous ne mettions pas prochainement notre projet à exécution.

Les ministres protestants de la Rivière Bataille ont eu vent de nos intentions. Ils ont la prétention de nous devancer, afin d'attirer à eux les sauvages en faisant miroiter à leurs yeux toutes sortes d'avantages. Déjà ils possèdent une école qui compte quarante-cinq enfants élevés dans la haine du catholicisme. Tous les moyens leur sont bons pour arriver à leur fin. Du reste, ils sont riches, grassement subventionnés, abondamment pourvus. De là des prodigalités fascinatrices.

“ — Pourquoi aller chez les Romanistes ? disait l'un d'eux à nos gens. La vraie religion est celle qui donne davantage. Que font pour vous les Romanistes ? Nous, nous pratiquons la grande charité. ”

A cette objection, l'un de nos chrétiens répondit :

“ — Tu donnes beaucoup, c'est vrai ; mais nos missionnaires donnent davantage. Ils nous donnent Dieu qui ne meurt pas, tandis que tous tes cadeaux sont périssables ! ”

Magnifiques sentiments qui nous consolent dans notre pénurie. Néanmoins, nos pauvres néophites sont de grands enfants. Jusqu'ici ils nous sont restés fidèles, parce que l'espoir de voir bientôt monter la charpente de notre grande chapelle les remplit de joie ; la pensée qu'on s'occupe d'eux leur va au cœur.

* * *

Les Oblats de Marie Immaculée qui évangélisent les peuplades de la Saskatchewan ont réussi, avec de maigres ressources, à convertir une multitude de païens. Dieu seul connaît les sacrifices que nécessite un tel apostolat dans ces régions les plus déshéritées de la terre : il nous faut lutter contre les rigueurs du climat, l'apathie des sauvages, le fana-

tisme des ministres de l'erreur. C'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que nous sommes redevables, en grande partie, du bien opéré dans ces immenses contrées du Nord américain.

Nous recevrons encore avec reconnaissance les quelques miettes qui tomberont de la table des heureux du monde.

•
* * *

Je termine en vous citant quelques lignes d'un rapport de notre évêque, Mgr Pascal :

“ Tout ici entrave encore le progrès du bien ; les grandes distances, le défaut de moyens de communication, le petit nombre de résidences de missionnaires, la pauvreté du pays n'offrant pour ainsi dire aucune ressource, si ce n'est le poisson et la viande de l'élan et de l'ours qu'il faut acheter si on ne peut soi-même faire la chasse, le grand nombre de camps sauvages devenus protestants faute de prêtres et pleins de préjugés.

“ En réfléchissant à tous ces obstacles, on serait tenté de se demander parfois s'il ne serait pas sage de tout abandonner. Mais cette pensée est le fruit de la lâcheté et du découragement. Si les apôtres avaient agi ainsi, nous serions encore païens. Nos chers missionnaires n'ont pas dégénéré. Ils sont prêts à tous les déboires et à tous les sacrifices. ”

La situation politique et religieuse

EN CHINE

ET SES CAUSES

Impossible d'étudier d'une façon plus précise, plus autorisée, plus impartiale, les événements, si compliqués pourtant, au milieu desquels se débat aujourd'hui le grand Empire, et dont l'Église catholique a été la première victime. — Mars 1898 —

**Notice de Mgr Alphonse Favier, lazariste, évêque
coadjuteur de Peking.**

ME voudrais être assez habile, assez expérimenté, assez bien renseigné, pour vous donner un aperçu aussi exact qu'impartial sur les événements qui, pendant cette année, ont placé l'Empire dans une situation des plus graves et des plus dangereuses pour les intérêts politiques et religieux. Je vais essayer de jeter un peu de lumière dans les ténèbres qui nous environnent, sans avoir cependant la prétention d'imposer à personne ma manière de voir.

Lorsque la dynastie tartare des Tsing s'empara de la Chine, les partisans de la dynastie chinoise des Ming, refoulés dans le sud, s'y défendirent encore pendant plus de trente ans, et les populations méridionales ne se soumirent jamais qu'imparfaitement aux vainqueurs. Depuis lors, elles sont toujours restées frémissantes sous le joug, essayant de profiter de toutes les circonstances pour rétablir l'ancienne dynastie et renvoyer dans les plaines de Mandchourie la dynastie tartare, usurpatrice à leurs yeux. Divisés en nom-

breuses Sociétés secrètes, celles des "Nénuphars blancs," des "Jeûneurs," des "Grands couteaux," des "Protecteurs de l'Empire," et cent autres, ils savent se réunir au moment donné, contre l'ennemi commun, le Tartare. C'est ainsi que, sans parler des nombreuses révoltes qui éclatèrent sous les premiers règnes, nous avons vu ce grand parti chinois élire, vers 1860, un empereur du nom de T'ien-Ouang (Roi du ciel), s'emparer de Nanking et y établir une nouvelle cour.

Ces rebelles recherchaient alors l'alliance de l'Europe, mettaient pour l'obtenir la croix sur leurs étendards et protégeaient les chrétiens ; mais les Européens jugèrent plus prudent, plus régulier, plus avantageux de soutenir le "Fils du ciel" et la cour de Péking.

Grâce aux troupes européo-chinoises, commandées par Gordon, Aiguebel, Lebreton, l'Empire fut conservé une première fois à la dynastie qui l'avait conquis jadis. Quelques années après, les partisans des Ming reprirent les armes, envahirent même une partie de la province du Tche-Ly et arrivèrent jusque sous les murs de T'ien-Tsin, où ils furent écrasés par le feu des canonnières françaises qui avaient pu remonter le canal impérial et les cerner. Pour la seconde fois l'Empire était sauvé.

* * *

Dans les années qui suivirent, des révoltes partielles éclatèrent et ne furent encore réprimées que par le secours de l'Europe. Vint la guerre du Japon, et chacun sait que les Japonais auraient pu arriver à Péking, sans difficulté, car aucune force sérieuse ne restait plus à leur opposer. Deux mille charrettes attelées, préparées d'avance, devaient transporter, dans les extrêmes provinces de l'Ouest, la cour et le dernier empereur de la dynastie tartare. Elle aurait été probablement remplacée, soit par une dynastie japonaise,

soit par une dynastie chinoise, si l'intervention de trois grandes puissances n'était venu la sauver une dernière fois.

L'Empereur Kouang-Su continua donc à régner dans une paix relative, troublée seulement par les mêmes Sociétés secrètes dont nous avons parlé. Le parti de la dynastie des Ming dont elles ne sont que les ramifications, voyant que tous ses échecs précédents étaient dus à l'intervention des Européens, changea de tactique ; il se déclara radicalement hostile aux étrangers et aux chrétiens, que l'Empereur semblait vouloir protéger : de là persécution et assassinat de missionnaires. Parmi ces derniers se trouvaient deux Allemands : l'empereur Guillaume envoya ses navires et ses troupes de débarquement, qui prirent possession, sans coup férir et sans avis préalable, de la baie de Kiao-Tcheou. Le gouvernement chinois, coupable du meurtre des missionnaires d'une manière très indirecte seulement, puisqu'il avait été commis par les bandes rebelles, jugea la conduite de l'Allemagne en cette circonstance un peu... précipitée...

Sa première idée fut de se défendre et, dans ce but, il fit venir du Kan-Sou environ vingt-cinq mille hommes de troupes relativement bonnes. Deux mois après, elles arrivaient sur les frontières du Tché-Ly ; mais, pendant ce temps, un traité avait été signé avec l'Allemagne, et les troupes du Kan-Sou n'eurent plus qu'à rester dans leurs cantonnements. Sur toute leur route elles se disaient appelées pour combattre les Européens, ce qui était vrai ; et cette assertion, devenue fausse à leur arrivée, ne laissa pas que de produire une grande agitation parmi le peuple.

* * *

Cette prise de Kiao-Tcheou fut le signal d'un changement complet dans la politique européenne, qui établit le système de la " compensation " ; expression au moins bizarre puis-

qu'elle indique le fait de prendre une portion de territoire chinois en compensation d'une autre portion déjà prise par le voisin ! Quoi qu'il en soit, chacun voulut avoir sa part. La Russie se fit offrir Port-Arthur ; l'Angleterre, pour occuper Ouei-hai-ouei, crut devoir faire une démonstration navale devant Ta-kou. Dans la crainte d'une descente subite, le gouvernement chinois manda les troupes du Kan-Sou pour les placer entre Ta-Kou et Péking, mais elles n'arrivèrent, comme la première fois, qu'après le traité signé.

Pendant ces événements, la Chine, rongée par les Sociétés secrètes qui commençaient leurs méfaits, déchiquetée par les Européens qui " se compensaient," eut à subir de plus une effroyable révolution de palais.

* * *

Vers 1862 eut lieu l'élection de l'empereur Toung-Tche, fils de l'Impératrice de l'Ouest (Si-t'ai-hoan). C'est à cette date que commence la puissance de cette illustre princesse, qui prit la régence pour le compte de son fils encore enfant. Devenu majeur, Toung-Tche se maria, fut emporté peu après par une terrible maladie, et sa jeune femme le suivit au tombeau. L'Impératrice-mère choisit alors et fit accepter pour empereur un très jeune enfant qui reçut le nom de Kouang-Su. La nouvelle régence fut longue ! elle ne prit fin qu'à la majorité de Kouang-Su, qui se maria aussi et régna lui-même sous le puissant patronage de l'Impératrice-mère. Cette femme énergique gouverne donc en réalité la Chine depuis plus de trente-cinq ans.

Vers le mois de juillet 1898, l'Empereur, pressé par des conseillers presque tous Chinois, peut-être plus entreprenants que sages, entra subitement dans la voie des réformes ; réformes qu'il voulut établir toutes en même temps, et avec une précipitation à laquelle la Chine n'était

pas habituée. L'Impératrice lui fit à plusieurs reprises de violentes observations ; elles allèrent si loin, dit-on, que l'Empereur, découragé, profondément attristé, songea à rentrer dans le silence et à remettre de nouveau la régence à l'Impératrice. Cette résolution ne faisait pas l'affaire de ses partisans, affiliés bien probablement aux Sociétés secrètes et encouragés peut-être sous main par une grande puissance européenne. Ils représentèrent à Kouang-Su que, si quelqu'un devait se retirer, ce n'était pas lui, mais bien l'Impératrice-mère, et on songea sérieusement à mettre de côté cette dernière en lui enlevant tout pouvoir. Avertie à temps, elle prévint ses ennemis qui, disait-elle, trompaient l'Empereur. Les uns furent décapités, les autres envoyés en exil ; leur chef eut le temps de gagner la mer et de s'abriter derrière les fanons de la *baleine* : quant à l'empereur lui-même, il remit, de plein gré ou autrement, la régence à l'Impératrice, qui gouverne aujourd'hui avec ses partisans, tous Tartares, plus puissants que jamais et abrités sous les défenses de l'*éléphant*.

* * *

Ce bouleversement eut de graves conséquences, les Sociétés secrètes se soulevèrent, voulant comme toujours profiter des troubles pour agir contre la dynastie ; comme toujours aussi, la révolte commença par les provinces méridionales, celles du Kouang-Si et du Kouang-Tong, puis elle gagna le Su-Tchuen, le Hou-Nan et le Chan-tong, se rapprochant de plus en plus de Péking. Les gouverneurs et les mandarins des provinces, ne sachant trop à qui obéir, laissaient l'incendie se propager sans y porter secours.

Le parti de l'Impératrice, tout puissant aujourd'hui, le sera-t-il toujours ? Le parti vaincu n'est-il pas affilié secrètement aux rebelles et encouragé par une nation, rivale d'une autre nation plus prudente, qui voudrait continuer à

soutenir la dynastie tartare ? L'incertitude règne sur cette question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les événements d'Europe ont une grande influence sur ceux de Chine et les mêmes intérêts, les mêmes rivalités, les mêmes ambitions s'y retrouvent. Le premier ministre généralissime des troupes, n'a point voulu faire sortir de la province les soldats du Kan-Sou ; il a augmenté tous les effectifs de l'armée tartare ; il a réuni à Péking, ou aux environs, toutes les troupes fidèles à la dynastie, et se tient prêt à toute éventualité ; il semble donc probable que l'Impératrice, plus décidée que jamais à ne reculer devant rien, conservera le pouvoir.

En attendant ce furent les missionnaires et les chrétiens qui payèrent pour tout le monde. Les Sociétés secrètes, organisées en bandes, ont reçu un mot d'ordre général ; par haine des Européens et du christianisme, peut-être aussi pour créer de plus grands embarras aux Tartares, elles firent le plus de mal possible : au Kouang-Tong et au Kouang-Si plusieurs missionnaires français ont été tués, un brûlé vif dans son église avec ses chrétiens, les missions ont été pillées et les missionnaires obligés de se retirer dans des ports pour assurer leur sécurité. Au Su-Tchuen, pendant six mois, tout est en feu, un prêtre français et trois prêtres chinois sont entre les mains des rebelles. Dans plus d'un tiers de la province, toutes les églises et résidences sont pillées et brûlées, les villages chrétiens ravagés, leurs terres vendues, dix-huit néophytes ont été massacrés et vingt mille sont sans asile et sans pain. Au Hou-nan, un prêtre a été massacré avec de nombreux chrétiens, des églises ont été dévastées. Au Chan-tong plusieurs chrétiens sont tués, plusieurs villages pillés et incendiés, plusieurs résidences et églises détruites. Au Kiang-Si, un prêtre a été très grièvement blessé, enfin dans le sud même de cette province du Pé-Tche-Ly, plusieurs villages ont été brûlés et les rumeurs menaçantes n'ont pas cessé entièrement.

Les Allemands ont donné, pour prétexte de l'occupation du port de Kiao-Tcheou, la nécessité de venger la mort de leurs missionnaires et de protéger les chrétiens. On en a conclu que, s'il n'y avait ni missionnaires ni chrétiens, la Chine ne serait pas morcelée par les puissances européennes ; de là cette recrudescence de haine contre des innocents qui ne sont pour rien dans ces faits politiques. Personne ne peut prévoir la fin de ces troubles religieux sortis de Kiao-Tcheou, comme tous les maux sortirent jadis de la boîte de Pandore.

* * *

Quelle est la conduite du gouvernement chinois dans ces circonstances critiques ? Et, par le gouvernement chinois, j'entends l'Impératrice et ses fidèles Tartares, qui gouvernent seuls aujourd'hui ? Il n'y a pas à mettre en doute sa bonne volonté, car son intérêt est de ne point s'aliéner les Européens et de défendre les chrétiens attaqués par les rebelles. Nous en avons eu du reste des preuves. Depuis le commencement des troubles, les édits de protection se sont multipliés. Au milieu de beaucoup d'autres, j'en choisis un que je joins à cette lettre. Si les ordres du gouvernement central ne sont pas toujours exécutés, c'est qu'on ne le croit pas encore à l'abri d'une révolution, ce qui donne aux mandarins des provinces une certaine appréhension pour l'avenir. Cette révolution devient, du reste, de moins en moins probable et le premier ministre généralissime de tous les corps d'armée, est prêt à la repousser victorieusement, si elle se produit, au moyen de cent mille hommes, qui protègent la capitale. C'est ce qui nous permet déjà de constater que l'action efficace du gouvernement sur les provinces commence à se faire sentir et qu'on n'y hésite plus autant à marcher contre les rebelles. J'ai reçu aujourd'hui même de Mgr Chouvellon, vicaire apostolique du Su-Tchuen, où les

troubles sont plus graves que partout ailleurs, la dépêche suivante, datée du 29 décembre 1898 :

“ Le Gouverneur et les généraux marchent avec leurs troupes contre des bandes dévastatrices ; dans un premier combat cent rebelles ont été tués ; le Père Fleury est encore vivant ; il y a toujours grand danger pour les missions. ”

En effet, si plusieurs bandes ont déjà été détruites, les mandarins n'ont point encore osé marcher contre le fameux Yu-man-tze. Ce brigand, bien connu ici, l'est moins en Europe ; c'est un révolté, déjà condamné à mort par le gouvernement, mais qui, réfugié avec un millier d'hommes dans les montagnes, dirige de là sans danger les bandes incendiaires. Il a saisi le P. Fleury, qu'il retient prisonnier depuis six mois ! c'est pour lui un bouclier, un palladium. Les troupes tartares hésitent à anéantir le Yu-man-tze craignant le massacre du missionnaire : les gouverneurs essaient de parlementer, lui offrent des dignités, l'amnistie de ses méfaits, 300,000 francs, etc. L'habile Yu-man-tze vient de demander en plus mille fusils à tir rapide... pour se soumettre !

Le gouvernement chinois, devant cette dernière exigence, ouvre enfin les yeux. Il commence à comprendre que toutes les menaces de mort contre le P. Fleury sont des prétextes ; que le Yu-man-tze, se gardera bien de faire disparaître un tel otage qui, au dernier moment, lorsqu'il sera acculé, lui servira encore à racheter sa propre vie : aussi des ordres formels vont être expédiés pour écraser ce grand rebelle.

* * *

Le danger ne peut pas disparaître d'un jour à l'autre ; mais il est évident que les mandarins commencent à obéir aux ordres de l'Impératrice, envoyés depuis peu et qui étaient ainsi conçus : “ Nous ordonnons à tous les mandarins du Su-Tchuen de réunir leurs troupes et d'écraser toutes les bandes révoltées. ”

Le ministre de France, M. Pichon, a reçu les promesses les plus formelles du T'soung-ly-Yamen. Le premier ministre tartare, avec lequel j'entretiens une correspondance connue et approuvée par le représentant de la France, m'a également certifié par lettre " qu'avant peu la paix sera rétablie au Su-Tchuen." Sans doute tout n'est pas fini ; mais cela prouve la bonne volonté du gouvernement de l'Impératrice, auquel il faut laisser le temps matériellement nécessaire à la pacification.

Que fait de son côté le gouvernement français et son ministre de Péking ? Je puis affirmer qu'il fait tout son possible pour conserver haut et ferme le protectorat des missions, que notre glorieux pape Léon XIII vient de remettre une fois de plus entre les mains de la fille aînée de l'Église.

Depuis quarante ans, jamais pareil imbroglio ne s'est produit en Chine. Malgré la meilleure volonté, il faut du temps pour se reconnaître dans ce labyrinthe de questions politiques et religieuses avant de trouver la porte de sortie. D'un autre côté, comment agir efficacement pour ce malheureux Su-Tchuen éloigné de toute communication et par terre et par eau ? Comment prendre des moyens coercitifs qui, tout désintéressés qu'ils soient, peuvent être mal interprétés par une nation rivale ? Comment envoyer au loin des forces qui, d'un moment à l'autre, peuvent être nécessaires à la mère patrie ? En tout autre temps, rien de plus simple ; mais aujourd'hui, qui peut être assuré du lendemain, même en Europe ? Ces interrogations, auxquelles il est facile de répondre, suffisent à faire comprendre les attermoissements du gouvernement français et tout homme impartial ne se permettra pas de mettre en doute un seul instant son bon vouloir.

A moins d'avoir été sur la brèche avec le représentant actuel de la France à Péking, on ne comprendra jamais les efforts qu'il a dû faire pour emporter d'assaut certaines

positions, conserver malgré tout l'estime du gouvernement chinois, empêcher par son énergie et sa prudence de plus grands malheurs, obtenir enfin de véritables succès avec des moyens d'action presque nuls. M. Stephen Pichon ne saurait être accusé de cléricalisme, c'est un vrai patriote qui aime avant tout son pays. Cette dernière qualité, qui lui est commune avec tous les évêques et tous les missionnaires, fait qu'il s'entendra toujours bien avec eux. Ils lui ont déjà donné, par parole et par écrit, des preuves de reconnaissance pour les succès obtenus et surtout pour les efforts qu'il ne cesse de faire afin de sauvegarder en Chine tous les intérêts de la France, quels qu'ils soient. Si les résultats ne se manifestent pas avec autant de rapidité que les individualités ignorantes de la situation pourraient le désirer, personne ne peut en rendre responsable le représentant de la République, qui n'épargne ni son intelligence, ni son temps, ni sa peine. Au reste, on ne perdra rien pour attendre ; les esprits se calmeront, la paix se rétablira, des réparations sérieuses seront accordées et, malgré toutes les intrigues, nous verrons encore ici des jours fortunés pour la France et pour les missions : " Tout vient à point à qui sait attendre. "

Voyage et Aventures d'un Missionnaire


DANS LE FAR WEST

Par le R. P. SAVINIEN, bénédictin

ANCIEN MISSIONNAIRE AU TERRITOIRE INDIEN

Nous allons faire, en compagnie du R. P. Savinien, une excursion dans la portion la plus arriérée du territoire des Etats-Unis. En feuilletant ces pages où le P. Savinien a relaté jour par jour ses impressions, on verra que si le confortable laisse beaucoup à désirer dans ces sortes de voyage, le pittoresque du moins ne manque pas, et c'est tout ce que le lecteur demande.

En route pour l'ouest du territoire.—Attirail de voyage.—
—Chez les Chickasaws.—“ Squaw men ” et francs-
maçons.—Une famille irlandaise.

ur la fin du mois d'avril, je reçus l'ordre de me préparer à faire le tour de l'ouest du Territoire indien. Je partis le 12 mai avec deux bons chevaux, un *prairie schooner* ou *wagon*, espèce de voiture propre à ces sortes de voyages, et un vieil irlandais, Patrick Murphy, qui devait être mon domestique. J'avais, pour me diriger, une bonne carte du territoire Indien, sur laquelle était une petite boussole de poche.

La voiture, couverte d'une forte bâche, contient les provisions et un mobilier de voyage assez varié. Il y a d'abord, dans une caisse spéciale, ma chapelle, c'est-à-dire tout ce

qu'il faut pour dire la messe et administrer les sacrements. Dans une autre caisse, mes habits de clergyman que je ne mettrai que dans les Forts, et non sur la route, autrement ils seraient déchirés et hachés en un rien de temps. Roulées soigneusement, deux peaux de *buffals* et deux couvertures de laine nous servent de sièges en attendant qu'elles fassent leur office de lit pendant la nuit. Ensuite vient la batterie de cuisine : le poêle, la marmite, le moulin à café et une grande cruche de grès pour l'eau de source, en forment les pièces les plus importantes. Puis les provisions qui consistent principalement en un sac de farine, un autre de pommes de terre, un peu de viande sèche et du café. Pour nos chevaux, j'ai de l'avoine, du maïs en grain, du son, et l'herbe des prairies, qui à cette époque est tendre et bonne. J'ai aussi une petite pharmacie pour hommes et bêtes, et une longue-vue qui nous sera très utile dans les immenses prairies de l'Ouest. Enfin nous avons un seau pour faire boire les chevaux et leur mesurer le grain, des haches pour nous tailler un chemin, si cela devient nécessaire, toutes sortes d'outils pour raccomoder notre bâche, notre wagon, nos harnais et parer aux accidents ; pour compléter le tout, nous devrions avoir au moins un fusil ; je ne sais comment nous avons oublié d'en prendre un.

Nous aurons à traverser la Canadienne du sud plusieurs fois. Or Patrick ne sait pas nager. C'est donc moi qui devrai, à pied ou à cheval, sonder la rivière et chercher les endroits guéables avant d'y engager la voiture.

* * *

Le cœur me bat au moment du départ. Je pressens que ce voyage sera plein d'émotions et je le mets sous la protection de notre bonne Mère du ciel. Le R. P. Prieur, Dom Thomas, m'embrasse tendrement et me dit avec un bon sourire :

“ — Vous nous reviendrez, et vous aurez fait œuvre de vrai missionnaire. ”

A neuf heures nous traversons la Canadienne sans accident. Nous voilà dans le pays des Chickasaws. Nous devons suivre la direction du sud-ouest. Il est midi et demi quand nous arrivons à la lisière du bois.

Pendant que Patrick dételle les chevaux et les soigne, il est convenu que je préparerai la cuisine. Des feuilles et des branches sèches entre deux grosses pierres, puis un peu de gros bois font une belle flambée. Je mets mon eau sur le feu. Pendant qu'elle chauffe, j'ai le temps de moudre mon café et de peler mes pommes de terre. Quand l'eau est bouillante, on jette son café, et, un instant après, on y jette une légère quantité d'eau froide : cela a pour effet de précipiter le marc au fond de la marmite, en sorte que n'est pas besoin de le passer. Tout se simplifie dans la vie en plein air ; le bon appétit et l'exercice donnent au café un arôme et aux autres aliments une saveur qu'on ne trouve guère dans les dîners de cérémonie. Voilà maintenant mes rondelles de pommes de terre avec de la viande sèche dans un peu d'eau et de graisse, qui commencent à soulever et faire danser le léger couvercle de ma poêle ; l'odeur en est délicieuse. Décidément nous allons nous régaler : c'est l'avis de Patrick, qui fait de confiance l'éloge de ma cuisine et se prépare à y faire honneur.

Nous n'en avons pas laissé une miette ; nous avons un peu de pain frais de la mission : il a passé aussi comme un éclair ; ce soir, il faudra faire des crêpes, en guise de pain.

Après une heure de repos, en route de nouveau, dans la même direction. Nous traversons quelques *settlements* ou villages de nègres.

* * *

Le soir, nous arrivons auprès d'un beau *creek*, sur les bords duquel il y a d'épais bouquets d'arbres, et, à droite et à gauche, une prairie où les chevaux enfoncent jusqu'aux

genoux dans une herbe tendre et délicieuse. On les attache à de longues cordes qui leur permettront de paître toute la nuit.

Quatre ou cinq troncs d'arbres séculaires, qui ne demandaient qu'un coup de hache pour tomber par terre, vont nous fournir de bois pour notre feu jusqu'à demain matin. J'ai dit mon bréviaire dans la voiture, pendant la marche. Le souper terminé, je rédige mes notes pendant que Patrick fume sa pipe. Puis nous récitons ensemble le chapelet et étendons nos peaux de buffalos par terre.

Avant de nous endormir, les pieds tournés vers le feu, le corps enroulé dans nos couvertures et la tête engagée sous notre wagon, nous échangeons encore nos impressions sur cette première journée. Mon compagnon est un peu superstitieux : il trouve que ça a bien commencé, et que, Dieu aidant, ça ne peut que bien continuer et bien finir.

“ — *Amen* ! Patrick ; seulement nous ne sommes pas encore sur la Réserve des Cheyennes et des Arapahoes. Après tout, à la grâce de Dieu ! ”

Nous disons encore quelques paroles, de plus en plus voilées et incohérentes ; et c'est tout, jusqu'au lendemain matin, où mon compagnon est obligé de me secouer pour me faire sortir de ma torpeur.

* * *

Nous voilà enfin sur le territoire des tribus sauvages.

Nous avons traversé la vallée du Washita, un vrai coin de paradis terrestre. Je ne crois pas avoir encore rien vu de si riche, ni de si pittoresque. Mais je n'ai pas le temps d'insister sur les détails. Les points où j'ai trouvé des catholiques sont la nouvelle ville de Purcell, perchée sur une colline abrupte sur la rive droite de la Canadienne, Paul's Valley, Erin Spring, White Bead Hill, et *Devil's crossing* (le Gué du diable).

Le riche pays des Chickasaws, et les lois particulières qui les gouvernent, en vertu desquelles tout membre de la tribu peut enclorre à son compte n'importe quelle quantité de terre ont attiré parmi eux un nombre considérable de *squaw-men*.

On appelle *squaw-man* le blanc qui épouse une indienne pour jouir des avantages sus-mentionnés et assurer le même privilège à ses enfants. Certainement ce ne sont pas là des mariages d'inclination ; mais, que ne fait pas faire aux hommes *l'auri sacra fames* ? D'ailleurs, le plus à plaindre n'est pas le blanc qui, dans ces conditions, épouse une indienne ; c'est l'Indienne qui croit trouver un homme qui l'aime, tandis que ces gens-là, pour la plupart, n'ont pas de cœur. Ces *squaw-men* se sont partagé la superbe vallée du Washita, quelques-uns prenant pour eux, et leurs enfants, quatre ou cinq lieues carrées qu'ils entourent complètement de *wire-fence*, espèce de barrière formée de gros fils de fer armés de pointes ; dans ces immenses domaines ils font paître des milliers de bêtes à cornes, ou établissent des fermiers blancs qui défrichent tout cela, le font valoir et leur payent redevance.

* * *

Ces hommes-là sont heureux ? J'en ai vu qui ont de très belles familles et dont la modeste et courageuse petite femme indienne vaut bien une blanche ; mais, la plupart du temps, l'âpre souci du gain les rend misérables.

L'un d'eux, un Irlandais, est devenu assassin de son associé lorsqu'il a fallu partager les profits : je n'ai jamais rencontré un homme plus sombre. Sa douce femme indienne, bonne chrétienne, baptisée il y a quelques années par notre R. P. Prieur, élève toute une couvée de charmants petits enfants ; mais elle ne peut ni lui rendre la paix, ni le persuader de se réconcilier avec Dieu en se confessant. Comme j'insistais auprès de ce malheureux, il me répondit :

“ — Père, c'est inutile ! Lorsque j'étais sur le point d'être condamné à Fort-Smith, on m'offrit la vie et la liberté à la condition que je deviendrais franc-maçon. J'acceptai. Je sais bien que, pour recevoir l'absolution, il me faudra résigner mes insignes ; je n'en ai pas la force. De plus, vous voudriez que je rende ce bien mal acquis ; c'est toute ma fortune. Non ! je ne puis. ”

Un autre est aussi tombé, je ne sais comment, dans les filets des Sociétés secrètes. Aidé par ses nouveaux amis, il a réalisé ses rêves ; il est l'un des plus gros propriétaires de la vallée du Washita ; mais Dieu l'a puni. La femme indienne qui l'a épousée est une espèce de folle ; elle lui a donné de vrais enfants sauvages que, ni elle, ni lui n'ont su élever et former à des manières un peu décentes. Maintenant tout cela est déjà grand et n'a pas plus de savoir vivre que les loups de la forêt. Au moment où j'entraï dans la maison, deux grandes filles, l'une de quinze ans, l'autre de dix-huit, furent tellement effarouchées à ma vue que, n'osant sortir par la porte parce que j'étais à côté, et tremblant de rester dans la chambre, sous mon regard, elles sautèrent toutes deux par la fenêtre et allèrent se cacher derrière une meule de foin. Cet homme est à peu près millionnaire, c'est ce qu'il a toujours ambitionné, mais à qui a-t-il la prétention de marier ses filles ?

*
* *

Une après-midi, nous longions avec notre wagon une de ces *fences* interminables. Les signes avant-coureurs d'un violent orage se montraient à la fois au nord, au sud et à l'est. Nous allions certainement passer une nuit peu confortable si nous ne trouvions un gîte. Toutefois, notre plus grande inquiétude était pour nos chevaux. Les attacher court toute la nuit, c'était les empêcher de paître, et cependant nous n'oserions pas leur laisser la longueur de corde

ordinaire, de peur que, dans un moment de frayeur, ils ne vinsent à la briser et à s'échapper.

En avançant toujours, nous aperçûmes sur une colline, une pauvre maisonnette en bois. Patrick passa sous la fence, déchirant le fond de son pantalon à une de ses pointes acérées, et alla demander l'hospitalité, au moins pour nos chevaux. Il revint tout joyeux, en dépit de son pantalon qui offrait un aspect lamentable. Les habitants étaient des fermiers natifs de la Verte Erin (Irlande); ils nous reçurent comme les envoyés de Dieu. Il était temps ! L'orage éclatait, un orage grandiose, terrible. La pauvre maison était secouée comme un nid au haut d'un arbre, et cependant tous à l'intérieur, blottis les uns contre les autres, ne se rassasiaient pas du bonheur de voir le prêtre au milieu d'eux. Il fut convenu qu'on se confesserait avant d'aller se coucher, et que le lendemain matin je dirais la sainte messe. Le catéchisme se prolongea bien avant dans la nuit. Le lendemain, la Messe, où quatre personnes communièrent, fut suivie d'un déjeuner qui ressemblait bien aux agapes des premiers temps, sur cette table et dans cette chambre où je venais d'offrir le saint sacrifice.

Ces braves gens me firent ensuite les adieux les plus touchants, et un garçon de seize ans, Willie, haut de six pieds, nous reconduisit assez loin.

(A suivre).